

Regard Subjectif
sur les artistes contemporains asiatiques

par Ma Padioleau

Regard Subjectif

sur les artistes contemporains asiatiques

Sommaire

Introduction

1 Les artistes qui définissent l'art contemporain chinois	7
Artistes chinois en France	31
2 Les acteurs de la scène artistique coréenne	46
3 La production artistique indienne	63
4 Les grandes figures de l'art contemporain japonais	84
5 Une nouvelle génération d'artistes philippins	105
6 Le dynamisme des jeunes artistes thaïlandais	121
7 La diversité des artistes contemporains vietnamiens	142
8 Les meilleurs artistes d'Asie du Sud Est	160
Note de l'auteur	173

Introduction à l'art contemporain asiatique

L'art contemporain asiatique, longtemps absent du marché international de l'art, s'est développé dans le sillage de la croissance économique des pays d'Asie. Aujourd'hui, les artistes contemporains asiatiques sont reconnus internationalement : ils participent au monde de l'art contemporain tout en maintenant la spécificité de leur culture.

Les raisons de l'essor de l'art contemporain asiatique

Un changement majeur dans l'art contemporain asiatique s'est opéré à partir des années 90 avec l'organisation d'expositions à grande échelle, de Biennales, voire de Triennales dans les grandes villes asiatiques. Des événements comme la Biennale de Venise, en Europe, et les foires artistiques comme Art Basel Hong Kong (ouvert en 2013), ont ainsi contribué à mettre en avant les artistes asiatiques, leur donnant une visibilité accrue sur la scène internationale.

Les musées ont peut-être été les plus importants dans la croissance artistique de l'Asie au cours de cette période et au-delà. Outre l'injection importante de fonds publics dans ces musées et dans les Biennales d'Asie, se sont ajoutés de nouveaux collectionneurs privés et des philanthropes. En 1989, l'exposition « Magiciens de la Terre », qui fut un événement au Centre Pompidou à Paris, a notablement contribué à mieux faire connaître l'art contemporain asiatique en Occident. En 2017, le musée Guggenheim à New York organisait une exposition « Art and China After 1989: Theater of the World » : pas moins de 70 artistes chinois étaient présents.

Aujourd'hui, se dresse à Kowloon, Hong Kong, le nouveau musée M+ qui abrite une très belle collection d'art contemporain et moderne, chinois et international. Début Mars 2025, le MoMA New York et le M+ annonçaient un nouveau partenariat. Shanghai regorge aussi de musées d'art contemporain : Long Museum, Rockbund Art Museum, Power Station of Art, Museum of Art of Pudong, Yuz Museum.

En plus des foires d'art contemporain, il y a aussi les ventes aux enchères asiatiques. Celles-ci offrent en effet des opportunités uniques pour les

collectionneurs et les investisseurs en art. De plus les artistes asiatiques sont encore relativement sous-évalués par rapport à leurs homologues occidentaux, ce qui signifie qu'il est possible d'acquérir des œuvres d'art asiatique à des prix raisonnables.

L'impressionnant développement de la scène artistique

Le changement qui s'opère en Asie est indéniable, expliquait Adeline Ooi, ancienne responsable d'Art Basel pour l'Asie. « Avant la pandémie de Covid 19, Hong Kong était largement considérée comme la porte d'entrée de la région. À l'époque, les discussions sur « l'Asie » se concentraient souvent sur la Chine, alors en plein essor économique. Aujourd'hui, les galeries disposent d'un plus large éventail d'options ». Adeline Ooi poursuivait : « lorsque j'ai pris la direction d'Art Basel pour l'Asie en 2014, l'ambition était de favoriser la croissance et de faire en sorte que l'Asie soit prise en considération sur la scène mondiale ». Aujourd'hui Shanghai est devenue le point d'entrée privilégié des galeries internationales, Pékin restant plus ancrée localement. Et les autres villes du continent asiatique excellent – de Bangkok à Manille en passant par Hong Kong, Singapour, Tokyo, Mumbai, Jakarta jusqu'à Ho Chi Minh Ville – que ce soit par le biais de festivals artistiques, de foires d'art ou de biennales. La scène artistique thaïlandaise prend aussi de l'ampleur, avec des initiatives telles que la Biennale d'art de Bangkok, la Kunsthalle à Bangkok et la prochaine Biennale de Thaïlande à Phuket.

L'Asie au centre du marché de l'art

La Chine a commencé à se développer sur le marché de l'art contemporain au début des années 2007 et 2008. En 2022, elle se situait à la deuxième place derrière les Etats-Unis avec 24 % de part de marché (35 % en 2021). Aujourd'hui, la Chine est devenue le centre de ventes aux enchères le plus prospère au monde. La Corée du Sud, et plus particulièrement Séoul, occupe aussi une place de premier rang sur le marché mondial de l'art. Avec ses nombreux jeunes acheteurs et ses galeries renommées, Séoul est en train de devenir un centre artistique très important. Et il y a la Frieze Séoul. Certains artistes coréens des années 70, comme Lee Ufan, ont récemment vendu

leurs œuvres à des prix records dans les salles de vente. Le Japon a vu son marché boosté par une génération de jeunes collectionneurs, des entrepreneurs fortunés. D'après un nouveau rapport publié en Décembre 2024 par l'Agence japonaise des affaires culturelles et l'économiste Clare McAndrew, le marché de l'art japonais a vu sa valeur augmenter de 11 % à 185 millions \$ entre 2019 et 2023. Singapour n'est pas en reste, la ville est devenue au fil des ans une plaque tournante de l'art dans la région asiatique, avec des ventes aux enchères remarquables.

Le profil des grands artistes asiatiques

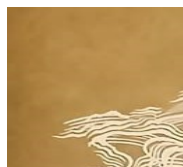
Les artistes asiatiques fusionnent des formes d'art plus anciennes, comme la peinture à l'encre de Chine ou les gravures japonaises avec des approches contemporaines. Ils ont introduit un style unique avec lequel ils abordent des thèmes comme la mondialisation, l'urbanisation et l'impact de la technologie sur la société. Peintres, photographes et sculpteurs soulignent l'identité asiatique en incorporant dans leurs œuvres des idées et des matériaux issus de la tradition.

L'Asie rassemble sans doute parmi les plus grands talents en matière d'art contemporain. Ai Weiwei, l'un des artistes les plus célèbres de Chine, est connu pour son art très diversifié autant que pour ses opinions politiques tranchées. L'artiste japonaise Yayoi Kusama est considérée par beaucoup comme l'une des artistes asiatiques contemporaines les plus marquantes; ses installations, avec ses motifs de pois, attirent des foules dans le monde entier. Takashi Murakami est célèbre pour son mouvement d'art post-moderne Superflat qui explore la culture pop et la société japonaise. Chiharu Shiota parcourt le monde avec ses magnifiques installations en fils, souvent rouges. L'artiste coréenne Haegue Yang, parmi les plus réputées de sa génération, est notamment connue pour son utilisation d'objets du quotidien au sein d'installations sensorielles. Le coréen Do Ho Suh explore les différentes significations de l'espace tout en se jouant des objets. L'artiste chinois Cai Guo-Qiang produit des feux d'artifice spectaculaires un peu partout dans le monde.

Il y a une dizaine d'années, les artistes asiatiques étaient peu connus en Occident. Les ouvrages n'étaient pas très nombreux, à l'exception de ceux

consacrés à l'art contemporain chinois. Depuis 2015, la foire artistique Asia Now, à Paris, a grandement contribué à faire découvrir les talents de ces artistes en Europe. Centrée au départ sur les artistes chinois, elle s'est rapidement élargie à d'autres artistes, ceux de l'Asie du Sud Est, et aussi d'autres pays d'Asie centrale. Elle est à présent installée dans le prestigieux bâtiment de la Monnaie de Paris et tient bien son rang au milieu des nombreuses foires artistiques internationales comme Art Basel ou Art Paris.

Si l'on peut porter un regard admiratif sur ces talentueux artistes contemporains asiatiques, il est difficile de les catégoriser, hiérarchiser et encore plus de les sélectionner. Avoir un regard subjectif sur ces grands artistes était un challenge auquel l'autrice a voulu se confronter. Le choix des artistes s'est fait sur leur grande notoriété pour certains et pour des artistes de la nouvelle génération.



Les artistes qui définissent l'art contemporain chinois

Des artistes très contemporains en Chine aux artistes plus anciens mais toujours présents, relevant de l'abstraction, voire de l'abstraction lyrique en dehors de Chine, la scène artistique chinoise regorge de talents confirmés. Elle est aujourd'hui en constante évolution avec l'émergence d'une nouvelle génération d'artistes. Ceux-ci se sont familiarisés aux nouveaux médias dont l'art vidéo et recherchent la façon de combiner art et technologie.

Ai Weiwei **'Résistance'**

Parmi les artistes asiatiques, un nom vient tout de suite à l'esprit s'agissant de la Chine, celui de l'artiste Ai Weiwei. «Des doigts d'honneur adressés à des monuments historiques, le logo de Coca-Cola sur un vase de la dynastie Han, des milliers de vélos traditionnels empilés en une impressionnante sculpture ou des selfies contre le régime chinois, ses provocations ont fait le tour du monde et forgé son image de rebelle anti-système, en lutte contre toute forme d'oppression». Ses positions critiques vis à vis du gouvernement chinois lui ont donné un statut d'artiste résistant. «Je ne suis pas un dissident : c'est mon gouvernement qui l'est», déclarait Ai Weiwei.

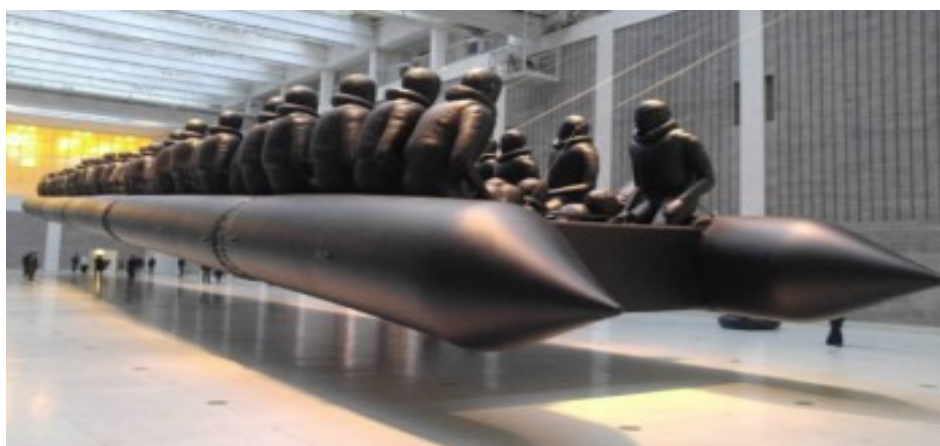


Ai Weiwei, Circle of Animals/ Zodiac Heads, NY, 2011

Né à Pékin en 1957, Ai Weiwei explore la culture, l'histoire et la politique, brouillant souvent les frontières entre art et activisme. L'artiste est à la fois sculpteur, performeur, photographe, architecte, commissaire d'exposition et réalisateur. En 1979, il a fondé avec d'autres, le groupe d'avant-garde d'art contemporain «Les Étoiles», qui a révolutionné l'art en Chine.

Ai Weiwei s'est fait remarquer en 2008 lors des Jeux olympiques de Pékin ; il a en effet contribué à la conception du stade national de Pékin, surnommé le "Nid d'oiseau». Il était vu alors comme un visionnaire architectural. Cette structure emblématique était louée pour son design audacieux et novateur. En 2011, après avoir critiqué le gouvernement chinois, Ai Weiwei a été emprisonné pendant 81 jours, libéré sous caution et assigné à résidence.

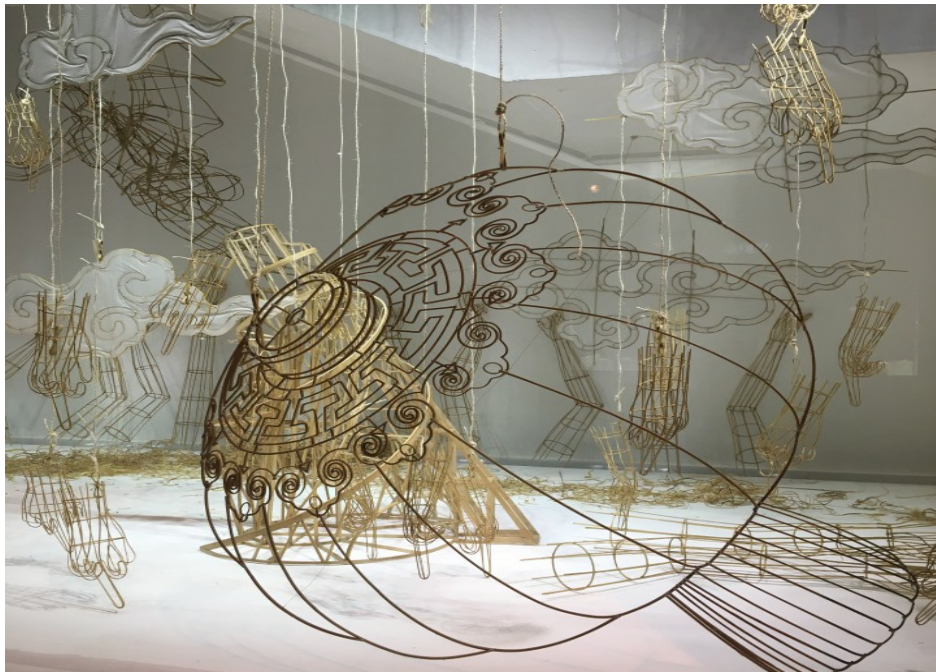
Au delà de la Chine qu'il a quitté en 2015, Ai Weiwei est un fervent défenseur des droits de l'homme et de la liberté d'expression. Il s'est engagé dans de nombreux combats pour la dignité humaine : il a ainsi visité plus de 40 camps de réfugiés dans 23 pays pour réaliser son premier long métrage, Human Flow. Le film a été sélectionné pour les Oscars en 2018. Sur la façade du Palazzo Strozzi à Florence en 2016, l'artiste avait accroché en marge de l'exposition qui lui était consacrée, "Ai Weiwei libero", une installation appelée « Reframe » constituée de 22 canots pneumatiques. Son but : attirer l'attention sur le drame des réfugiés en Méditerranée.



Ai Weiwei, Law of the Journey refugees, installation, Prague 2017

Au-delà de ses positions très politiques, Ai Weiwei n'en oublie pas moins ses références artistiques, chinoises. En 2016, dans l'exposition Er Xi (child play) au grand magasin Le Bon Marché à Paris, il utilisait les techniques traditionnelles chinoises de fabrication de cerfs-volants, en bambou et soie, pour créer des personnages et des créatures mythologiques, accrochés aux fenêtres, dans les atriiums et la galerie centrale du grand magasin parisien : un spectacle fantastique!

Son impressionnante installation «Circle of Animals/Zodiac Heads», de majestueuses sculptures en bronze, exposées devant la fontaine Pulitzer sur la Grand Army Plaza à New York City, en 2011, et qui ont parcouru le monde depuis, renvoie aussi à l'histoire de la Chine. Elle comprend 12 têtes d'animaux en bronze représentant le zodiaque chinois traditionnel.



Ai Weiwei, Bon Marché, Janvier 2016

Autre création marquante, toujours en regard vers la Chine, Ai Weiwei présentait une installation, « Sunflower Seeds », à la Tate Modern Museum de Londres en 2011; celle-ci était constituée de plusieurs millions de graines de tournesol en porcelaine, peintes à la main par des artisans de Jingdezhen. Toujours provocateur, l'artiste jouait là avec une métaphore célèbre de Mao Zedong où le peuple chinois devait se tourner vers lui comme les tournesols vers le soleil. Cette installation, simple en apparence,

se voulait être en fait un commentaire sur la production de masse, et la complexité du régime chinois.

Depuis la fin des années 2000, Ai Weiwei a fait du LEGO un matériau à part entière de son vocabulaire artistique. En 2017, il présentait au Hirshhorn, le musée d'art moderne et contemporain de Washington, 176 portraits faits de 1,2 million de briques Lego, dénonçant une fois encore la répression dont sont victimes les dissidents politiques à travers le monde.

En Avril 2023, Ai Weiwei exposait au Design Museum de Londres sa plus grande œuvre jamais réalisée en briques Lego : une recomposition des Nymphéas de Monet avec 650 000 pièces, 22 couleurs.



Ai Weiwei, Executions d'après Goya, Don Qixote, MUSAC, 2025, legos

Au Musée d'Art Contemporain de Castilla y León (MUSAC) en Espagne, du 9 Novembre 2024 au 18 Mai 2025, l'artiste présentait « Don Quichotte » des peintures Lego, dont une version contemporaine du célèbre tableau « Le 3 mai à Madrid » (ou « Les Exécutions ») de Goya.

En 2022, Ai Weiwei présentait une installation en verre de Murano, dans le cadre de la 59ème Biennale de Venise. Sur l'île de San Giorgio Maggiore, l'artiste avait suspendu dans la basilique, un monumental et impressionnant lustre en verre noir, mesurant plus de six mètres de large et près de neuf mètres de haut, composé de plus de 2000 pièces en verre fabriquées à la main par les maîtres verriers du studio Berengo à Murano.



Ai Weiwei, Human Comedy, Venise, Exposition San Giorgio, 2022

La pièce était magnifique, c'était la plus grande sculpture suspendue jamais réalisée en verre de Murano. Sa couleur noire pouvait surprendre mais elle lui donnait une vraie force telle que celle qu'on peut trouver dans les peintures religieuses italiennes du XVIe siècle, par exemple du Tintoret.

L'artiste se concentre aujourd'hui sur son travail de LEGO : « Les Lego, c'est une deuxième langue, déclarait Ai Weiwei. Ce n'est pas de la peinture, ce n'est pas de la sculpture et ce n'est pas une installation. Cela ressemble à deux dimensions, mais en fait, c'est de la troisième dimension ». Au travers de ses briques Lego, l'artiste aborde des œuvres majeures dans l'histoire de l'art comme récemment l'œuvre de Goya « Exécutions ». Il va ainsi jusqu'à se

moquer des grands chefs-d'œuvre de la tradition occidentale, tels que la Vénus endormie de Giorgione et la Cène de Léonard de Vinci.

Ai Weiwei a ainsi une œuvre prolifique, artistique et politique. S'agissant de son action politique, l'artiste fait preuve de créativité. En tant qu'exilé, les origines chinoises de l'artiste sont bien là, ancrées au fond de lui et ses talents artistiques se déploient alors magnifiquement dès lors qu'il utilise ses connaissances de l'art et la culture traditionnels chinois. Ses sculptures faites de bambou, de papier et de soie, suspendues au Bon Marché à Paris ou les animaux mythologiques au Palazzo Fava à Bologne, étaient d'un grand raffinement et d'une franche beauté. Aujourd'hui, l'artiste utilise les briques Lego comme un moyen de communication «démocratique». Il considère que tout le monde connaît ou reconnaît ces objets, notamment les jeunes, une communauté que l'artiste cherche sans doute à toucher plus particulièrement.

Zeng Fanzhi

'Un univers mystérieux'

Zeng Fanzhi, 60 ans, est un des artistes le plus cotés en Chine actuellement. Il se situait à la première place du classement des ventes aux enchères de la Hurun China Art List en 2023. Depuis 1993, il vit et travaille à Pékin tout en exposant partout dans le monde. L'artiste est moins connu dans les médias qu'Ai Weiwei, il représente pourtant pleinement la création contemporaine chinoise telle qu'elle s'est développée au cours de ces trente dernières années.

Au début, Zeng Fanzhi mélangeait histoire politique de la Chine et histoire personnelle. Il évoquait ainsi dans ses premières toiles ses souvenirs de jeunesse, lorsqu'il vivait près de l'hôpital de Wuhan, ou alors dans sa peinture «Tiananmen» où l'on reconnaît Mao Zedong (2004). Zeng Fanzhi a en effet grandi sous la révolution maoïste. A ce stade, le foulard écarlate des Gardes rouges était très présent.



Zeng Fanzhi, The Last Supper, 2001

En 2001, Zeng Fanzhi a revisité à sa manière «The Last Supper», le célèbre tableau de Léonard de Vinci, en y ajoutant une touche de modernité, représentant 13 écoliers chinois, cravates rouges au cou, en train de manger une pastèque.

Sa solitude lors de son arrivée à Pékin a inspiré à l'artiste ses séries Mask (1994–2000) : « Tout le monde portait des costumes », raconte l'artiste « mais ça avait quelque chose d'un peu faux. Derrière la plupart de ces masques, c'est moi. J'avais très peu d'amis ».

En observateur de la modernisation de la Chine, Zeng Fanzhi a commencé à peindre des hommes d'affaires et des politiciens, portant toujours des masques afin de cacher leurs difficultés derrière un visage « socialement acceptable ». Ces œuvres, connues sous le nom de «Mask Series» et « Behind the Mask», oscillent entre réalisme et imagination, avec un réel souci du détail technique. Elles ont propulsé sa carrière à l'international.



Zeng Fanzhi, Mask Series, 1996

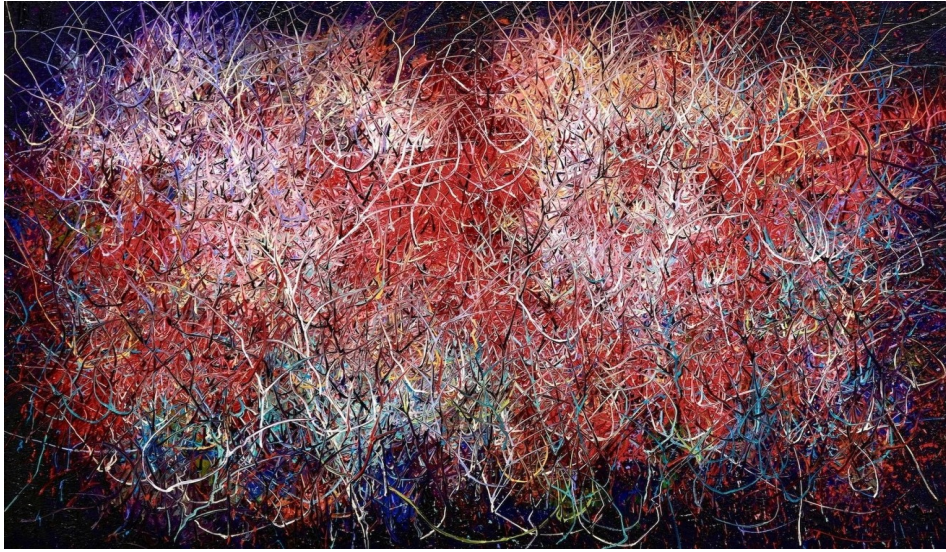
À côté de ses Mask Series, sous l'influence du Pop Art, l'artiste a peint des portraits et des paysages d'une abstraction quelque peu sombre. À la fin des années 90 en effet, Zeng Fanzhi a décidé de se détacher de la figuration formelle et s'est lancé dans une nouvelle exploration de l'abstraction. Ses sujets sont passés doucement de la société à la nature.



Zeng Fanzhi, In the Studio, Zurich, 2018, huile sur toile

Les toiles de Zeng Fanzhi sont traversées par des lignes qui se fondent avec les objets à l'arrière-plan. L'artiste a caractérisé ces paysages comme des ré-interprétations de la création de la nature. Il déclare : « Ce ne sont pas de

vrais paysages. Il s'agit plutôt d'une expérience de miao wu [révélation merveilleuse], d'un voyage de découverte sans repos ».



Zeng Fanzhi, Museum of Art of Pudong, 2023

Zeng Fanzhi continue aujourd'hui à explorer le paysage comme on a pu le voir lors de sa dernière exposition en 2023 à la galerie Hauser & Wirth à Los Angeles où il présentait une dizaine de tableaux abstraits de grands formats. Ses nouvelles peintures à l'huile bénéficient de décennies de recherche sur la théorie des couleurs. Zeng Fanzhi essaie en effet de repousser les limites de la peinture.

Zeng Fanzhi participait à la 60ème Biennale de Venise en 2024, à la Scuola Grande della Misericordia. Il présentait l'exposition «Near and Far / Now and Then». Celle-ci montrait des peintures abstraites et des œuvres sur papier faites à la main, réalisées à l'encre, au graphite, à la craie et à la poussière d'or, entre autres pigments minéraux. Ces œuvres combinaient l'iconographie chrétienne, bouddhiste et autres références littéraires, et semblaient indiquer une nouvelle direction dans sa pratique.

Zeng Fanzhi a ainsi beaucoup évolué dans ses sujets depuis ses premières peintures mais il garde un style propre. Il reste maître dans l'art du portrait. L'aspect désolé de ses paysages actuels les sublime. Si l'artiste s'est aujourd'hui distancié du monde figuratif, il s'appuie beaucoup sur la ligne et la couleur. On peut voir dans ses toiles comme des nébuleuses ou des

réseaux électriques. Un univers mystérieux se dégage des peintures de Zeng Fanzhi, l'abstraction de ses toiles emporte et fascine.

Liu Wei

'Des sculptures/objets'

Liu Wei est un artiste visuel qui utilise une variété de médias : vidéo, installation, dessin, sculpture et peinture. « Liu Wei est un des plus grands artistes de sa génération », déclarait Michelle Yun, curateur au New York's Asia Society Museum, il est capable d'être présent sur la scène artistique à l'intérieur de la Chine tout autant que dans le milieu international. »

Les œuvres de Liu Wei sont souvent assemblées à partir d'objets trouvés au quotidien. L'artiste transforme ces matériaux mis au rebut en objets sculpturaux et en installations souvent d'une grande complexité. Les thèmes de Liu Wei structurent son œuvre, à savoir les contradictions de notre époque, la transformation du paysage urbain, le chaos du monde. Liu Wei appartient à une génération d'artistes ayant grandi dans les années 1970. L'urbanisation rapide de la période post Mao a ainsi beaucoup influencé son art.



Liu Wei, Library Iii, 2012 , collection Pinault

À partir de 2006, ses travaux parlent de corruption, d'aliénation, de l'immense verticalité de l'infrastructure d'une mégapole. Liu Wei déclare :

« Les villes sont une réalité ; toute la Chine est une ville en construction et bien sûr ceci m'influence ». Liu Wei est considéré comme l'une des figures majeures du réalisme cynique – mouvement artistique satirisant des réalités socio-politiques à l'encontre des idéologies dominantes – rappelle la Fondation Pinault à Paris, qui possède une des œuvres majeures de l'artiste (Library, 2012).

Une œuvre d'art doit être provocante, déclare l'artiste. « Une œuvre d'art n'est pas destinée à obtenir l'acquiescement de tous, mais à créer le doute, à rendre les gens sceptiques, y compris soi-même », précise-t-il. Liu Wei a réalisé une série de produits artistiques qui sont des objets du quotidien. Sa Série Art comme "Anti-Matter" (2006) et «As Long As I See it» (2006) étaient composée d'objets ménagers comme des machines à laver, des ventilateurs et des télévisions.



Liu Wei, Devourment, installation, 2019

Au fil du temps, l'œuvre de Liu Wei est devenue moins politique, traitant plutôt de thèmes universels liés à l'humanité. Des motifs de formes géométriques et des lignes horizontales et verticales caractérisent cette pratique diversifiée de Liu Wei. L'artiste utilise des motifs générés par

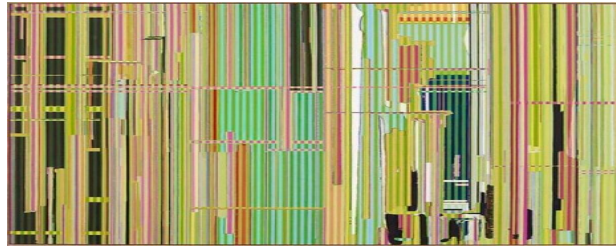
ordinateur qu'il transpose ensuite dans des peintures de grand format pour créer des compositions géométriques. Dans sa Serie «Purple Air» en 2006, Liu Wei voulait montrer la densité et l'immensité des gratte-ciels. Dans son exposition à la galerie White Cube en 2022-2023, l'artiste témoignait des possibilités offertes par les processus numériques et la manière dont ils peuvent être traduits et adaptés au médium de la peinture.

Dans son exposition «Liberation Routes» à Shanghai en 2024, à la CC Shanghai Foundation, l'artiste présentait des sculptures en aluminium et acier, dans des espaces vides. Liu Wei déclarait : « Liberation Routes lève le voile du surréel déguisé en réalité, révélant un monde en mouvement perpétuel, à la fois comme un voyage et comme un paysage ».



Liu Wei, Liberation Routes, CC Foundation, Shanghai, 2024

Plutôt que de regretter une histoire perdue, Liu Wei cherche à comprendre les perturbations qui ont marqué le paysage urbain en Chine au cours de ces dernières décennies. Il utilise à ces fins l'outil numérique. L'artiste se confronte à la réalité du monde et à une urbanisation galopante, parfois dramatique. Aujourd'hui, au travers de ses œuvres, il la transcende plutôt qu'il ne la combat.



Liu Wei, Truth, Dimension, 2013, huile sur toile

Cao Fei

‘La maîtrise du digital’

Utilisant elle aussi une variété de médias dont récemment le metaverse, Cao Fei est parmi les jeunes artistes les plus innovant(e)s qui ont émergé en Chine ces dernières années ; elle est une des plus importantes représentantes de l'art post-digital. Cao Fei documente l'urbanisation rapide et les révolutions numériques de la Chine depuis plus de vingt ans. Selon le directeur du MoMa PS1, Klaus Biesenbach, «Cao Fei visualise la tension dont une personne de sa génération peut être victime quotidiennement en Chine».



Cao Fei, China Tracy Second Life Documentary Film 2007

Cao Fei est née en 1978 à Guangzhou. L'artiste se concentre avant tout autour de l'image en mouvement et la mise en scène. Elle figure souvent un monde peuplé d'adolescents qui se déguisent en personnages de mangas ou de jeux vidéo pour s'inventer une vie imaginaire. En 2007, Cao Fei a commencé à expérimenter l'univers virtuel de 'Second Life' – une plateforme 3D où les utilisateurs pouvaient concevoir le contenu du jeu -. Elle réalisait

sur Second Life la vidéo I Mirror (2007) qui mettait en scène son avatar, China Tracy, dont on pouvait suivre les aventures dans un monde parallèle. « L'isolement, la division des classes et le déclin annoncé du capitalisme international sont des sujets clés dans l'œuvre de Cao Fei, qui ne cesse de s'inspirer d'une multitude de références des mondes occidentaux et asiatiques », explique la Fondation Pinault.

Cao Fei réalisait un film «Prison Architect» en 2018 : elle utilisait l'espace physique d'une prison comme métaphore pour représenter ce qu'on sous-entend communément par liberté et captivité.



Cao Fei, Prison Architect, film, 2018

En 2019, Cao Fei a fait l'objet de la première exposition personnelle d'un artiste chinois au Centre Pompidou «Cao Fei: HX», une plongée au cœur du quartier de Pékin dans lequel l'artiste a installé son atelier.



Cao Fei, Nova, 2019, HD, video color, sound

Cao Fei déclare à ce sujet : «Le commissaire d'exposition du Centre Pompidou m'a dit : « À présent, tu es une artiste internationale ». Pour moi, ça veut dire que quand j'ai participé à la première exposition d'artistes chinois au Centre Pompidou en 2003, j'étais encore considérée comme une « artiste chinoise ».

Du 22 Juin 2024 au 9 Septembre 2025, Cao Fei présentait «Tidal Flux» au Musée d'Art de Pudong, à Shanghai. C'était sa première grande rétrospective de mi-carrière. Tidal Flux comprenait une grande installation qui pouvait se voir comme une interrogation sur la robotisation de la société du travail. Début 2025, elle présentait «My city is yours» à l'Art Gallery of New South Wales à Sydney. L'exposition était présentée sous la forme d'un paysage urbain, une ville faite d'écrans et de pixels, une ville en construction où les travailleurs se disputent les emplois, toujours avec les robots.

Cao Fei est très représentative d'une génération qui a grandi dans un monde digital, les Millenials, qualifiés souvent de «digital natives». Elle entraîne son public dans un univers parallèle, où des adolescents se fraient un chemin dans un monde où ils se sentent plus à l'aise. L'artiste joue avec les filtres, bleus, orange, des changements de couleurs qui apportent autant d'irréalité à ses videos.



Cao Fei, Oz

Son nouvel avatar Oz est un être hybride, qui présente une tête presque humaine, prolongée par un corps fait de tentacules. Il était montré de façon

impressionnante et presque inquiétante dans son exposition «Tidal Flux» à Shanghai.

L'artiste ne manque pas d'humour dans ses vidéos qui sont pour la plupart de grande qualité. Cao Fei se montre aussi critique, voire inquiète s'agissant de l'évolution de la société et de la prolifération des robots en Chine. L'artiste a été reconnue récemment comme un(e) des artistes les plus influentes dans le monde. Les musées du monde entier s'arrachent ses expositions.

Au-delà, Cao Fei inspire à présent de jeunes artistes chinois, comme Lu Yang qui a créé son personnage de Doku en 2019. Doku représente l'alter ego de l'artiste. C'est son avatar qui lui permet de se réincarner dans un mode numérique tel qu'on le voit dans sa vidéo «Doku The Self» (2022). L'artiste nous entraîne dans un monde de science fiction, envoûtant. Lu Yang faisait partie des jeunes artistes chinois exposés au Centre Pompidou dans l'exposition « Chine – Une nouvelle génération d'artistes », en 2024–2025.

Chen Fei

'Passion cinéma'

Chen Fei était aussi parmi les jeunes artistes chinois exposé au Centre Pompidou dans l'exposition « Chine – Une nouvelle génération d'artistes ». Le travail de Chen Fei fait ainsi partie d'un nouveau courant dans l'art contemporain chinois.

Chen Fei est né en 1983. Il se situe dans la catégorie des artistes dits ultra-contemporains. L'artiste réalise des œuvres particulièrement innovantes. Il travaille la peinture, la sculpture, les installations ou l'architecture. Ses œuvres sont très originales en ce qu'elles combinent une approche très personnelle et contemporaine avec des caractéristiques plastiques traditionnelles. Chen Fei bénéficie déjà d'une certaine renommée. Artron (société de ventes aux enchères chinoise) recensait 14 œuvres de l'artiste vendues en 2023, pour un total dépassant les 5 millions \$. Chen Fei a été formé à l'Académie du cinéma de Pékin. Il s'est spécialisé dans les films d'animation durant ses études. Sa connaissance approfondie

du cinéma a influencé son choix de sujets et le style de composition de ses peintures.



Chen Fei, National Conditions, 2017, acrylique sur toile, techniques mixtes

Ces peintures sont des constructions transposant des éléments de sa vie personnelle en parodies surréalistes ou hyperréalistes. D'une précision photographique, les œuvres de Chen Fei semblent avoir été créées par ordinateur ou extraites d'un dessin animé. Mais ce sont bien des toiles peintes à l'acrylique.



Chen Fei, The Road to Success, 2023-2024

L'artiste se représente toujours dans ses toiles, comme on pouvait le voir dans son oeuvre «The Road to success», présentée au Centre Pompidou en 2024–2025. Le portrait de l'artiste apparaît ici en grand format au bas d'un escalier.

Chen Fei reste en effet très centré sur lui-même, tout en faisant preuve d'un certain sens de l'humour, quelque peu noir. Dans cette œuvre, il questionne l'ambition, la modernité et l'illusion de la réussite. « Avec autodérision, l'artiste se réinvente en « créateur de marque » pour explorer la quête de réussite dans une société globalisée. Couleurs saturées et textures contrastées renforcent la puissance visuelle de cette toile ».

L'artiste se représente souvent nu et décrit un univers imprégné de sexe, de tatouages et de pop culture. «Traditional Self Portrait» (2015), est un autoportrait de Chen Fei, grandeur nature, nu et avec une érection, dans la pose classique d'un peintre occidental, explique la galerie Perrotin.



Chen Fei, Artist and family, 2018

L'artiste se focalise sur des préoccupations individualistes, par opposition aux préoccupations sociétales. Il s'agit d'une tendance commune de la

génération postérieure aux années 1980, influencée par le monde des dessins animés et, plus important encore, par l'ère du consumérisme et de la mondialisation. Dans ses natures mortes grand format, Chen Fei transforme la vie quotidienne chinoise en une critique acerbe de la société de consommation.

Chen Fei se définit comme un marginal. Il considère que l'irrévérence peut être la plus grande forme de sincérité. Intéressé par l'impact de la croissance économique rapide de la Chine sur sa culture désormais mondialisée, Chen Fei s'interroge également sur les goûts collectifs et l'évolution sociétale de son pays.

Chen Fei est très ancré dans sa génération, les millenials. Dessins animés, jeux vidéo, sexualité, on retrouve ces composants dans la société contemporaine partout dans le monde. Son art n'est ni occidental, ni strictement chinois, il est surtout contemporain et personnel. Son talent artistique est évident, placé en dehors des normes et des codes.

Yang Yongliang

'La photographie numérique'

Yang Yongliang est un artiste visuel, vidéographe, photographe et peintre. Il est né en 1980. L'artiste travaille la photographie comme un peintre.

« J'avais l'habitude de peindre des paysages traditionnels, mais je sentais que le style chinois avait atteint un sommet – il n'y avait aucun moyen de progresser. Je voulais trouver un nouveau média, plus contemporain, capable de capter l'esprit de la peinture de paysage. La photographie numérique semblait être la réponse », explique Yang Yongliang.

Les œuvres de Yang Yongliang sont composées essentiellement d'images numériques ; ses paysages présentent une quantité impressionnante d'images urbaines reconstruites et recomposées. Ses œuvres donnent d'abord une impression de paysages classiques célébrant la nature. Mais après un examen attentif, on peut y voir une autre image : les montagnes



Yang Yongliang, Wintery Forest, 2014

sont recouvertes de gigantesques gratte-ciel en ruines qui seront bientôt submergés par la montée des eaux. Les arbres que l'on trouve dans les peintures classiques de la dynastie Song, deviennent des tours en treillis métalliques, ou des pylônes sur lesquels sont tirées des lignes électriques. L'artiste obtient ce travail en empilant les photographies qu'il réalise lui-même. Il transporte le spectateur dans un monde d'illusion où les confins entre la peinture et la photographie disparaissent.

« Yang Yongliang bouscule notre conscience collective, en remettant en question nos problèmes économiques, environnementaux et sociaux, en prévoyant les effets dévastateurs de l'urbanisation effrénée et de l'industrialisation en Chine et à l'étranger », explique la galerie Paris-Beijing qui le représente en France.



Yang Yongliang, Early Spring, 2019

« Je suis au désespoir devant le rythme de l'urbanisation en Chine – c'est comme assister à la mort d'une personne », déclare Yang Yongliang.

« La démarche de Yang Yongliang est polysémique et paradoxale. Elle est tout à la fois un constat, un avertissement, un appel à l'éveil de notre conscience et, en même temps, l'image émerveillée d'une beauté contemporaine. Car ses images flirtent avec le sublime, tout comme celles de ses prédécesseurs. Quelque chose d'également suspendu y est à l'œuvre qui les charge d'une temporalité universelle, familière de l'époque romantique », déclare Philippe Piguet dans le cadre de l'exposition de Yang Yongliang «Imagined Landscapes», à l'Abbaye-Espace d'Art Contemporain à Annecy, en 2024.

Yang Yongliang a réalisé en 2023 un film «Vanishing Shore», qui raconte l'exil de deux enfants qui ont quitté leur ville natale et qui cherchent à trouver un équilibre entre liberté et regret, en rejoignant la mer. C'étaient les débuts de Yang Yongliang dans la réalisation de films narratifs, mettant en scène des êtres humains pour la première fois, explorant les thèmes du développement urbain et de la nostalgie.



Rabbit, 2023, galerie Paris B

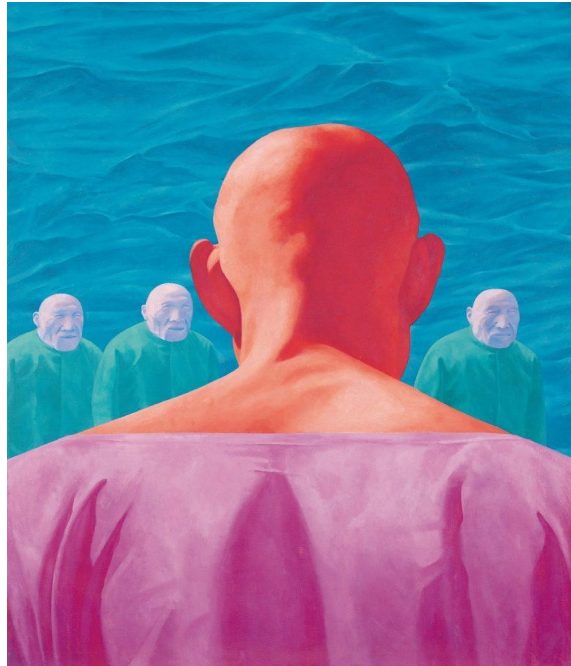
Le travail de Yang Yongliang suscite un véritable engouement. Il aborde des thèmes liés à l'urbanisation galopante partout dans le monde, auxquels la jeune génération est particulièrement sensible. Son travail numérique est innovant et ses paysages magnifiques. L'artiste utilise sa formation classique en peinture traditionnelle chinoise qu'il transpose en images photographiques d'une beauté extraordinaire, au sens littéral du terme, et presque poétiques.

Fang Lijun **'L'humour'**

Fang Lijun est une des figures les plus importantes de l'art contemporain chinois. Il est un des initiateurs du mouvement pictural chinois « le réalisme cynique », qui s'est développé après les événements du 4 juin 1989, place Tiananmen. Il était aussi le premier artiste chinois contemporain à obtenir une exposition personnelle à l'étranger au Japan Foundation Asia Center en 1996.

Fang Lijun fait partie de ces premiers artistes chinois à avoir obtenu la reconnaissance de l'Occident, avec notamment ses peintures en grand

format de têtes d'hommes chauves, aux traits exagérés. Il a peint ces personnages dans différentes poses – en train de bailler puis de sourire – « comme un reflet des changements que la société chinoise vivait à l'époque ».



Fang Lijun, 1995, M+Sigg Collection, huile sur toile

La tête ou le visage humain reste toujours un élément clé dans son art. Par ailleurs Fang Lijun est aussi graveur sur bois, il découpe des blocs de bois en pièces, les encrène puis les réassemble pour l'impression.

Ces dix dernières années, Fang Lijun s'est tourné vers la porcelaine, à Jingdezhen, berceau de la porcelaine en Chine. L'artiste a en effet une capacité à passer d'un support à l'autre, de la peinture à l'huile à la gravure sur bois à la céramique, en fonction de son besoin de s'exprimer.



Fang Lijun, Ceramics, 2017

Pour ses travaux de céramique, l'artiste part de petites briques de polystyrène, qu'il revêt de porcelaine et empile les unes sur les autres. À la cuisson, le polystyrène disparaît : ne reste plus que la structure de céramique".

En 2023, l'exposition «Between Perfection and Destruction: Fang Lijun Porcelain Sculpture» à la galerie Eskenazi à Londres, mettait en avant neuf sculptures en porcelaine de l'artiste – des constructions modulaires diaphanes et empilées – qui montraient l'intérêt de Fang Lijun pour cet état de flux, entre la perfection et la destruction.

L'artiste poursuit actuellement son travail entre céramiques et portraits.



Fang Lijun, 2013-2023.12.4, encre colorée sur papier

Fang Lijun est très apprécié en Chine : il était 7^e du classement de la Hurun China Art List 2023 avec des ventes de 13.1 m Us \$. L'art de Fang Lijun est un mélange d'humour, d'ironie et d'observation de la Chine contemporaine. Le mouvement « le réalisme cynique » qui a émergé au début des années 90 auquel Fang Lijun est associé, était déjà caractérisé par ce sens de l'ironie, du détachement, et par une position critique à l'égard des normes sociétales et de l'autorité politique. L'artiste observe les autres aussi bien que lui-même, il réalise des œuvres graphiques réalistes, dans lesquelles il se met en scène, mais toujours avec un grand sens de l'humour.



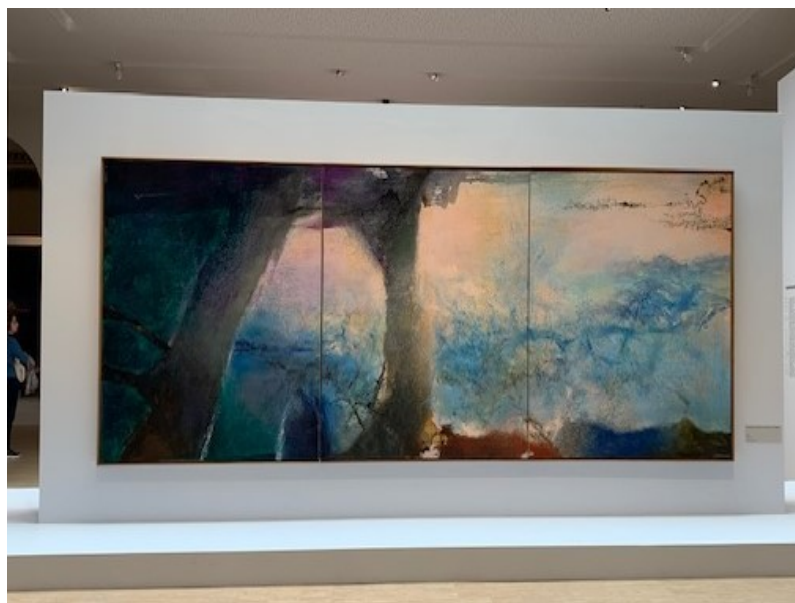
Les artistes chinois en France

Dans les années d'après guerre, la France a accueilli plusieurs artistes chinois comme Zao Wou-ki et Chu Teh-Chun qui deviendront de grands noms de la peinture dans le monde. Aujourd'hui Zao Wou-Ki est reconnu comme une force majeure sur le marché de l'art. Après la répression de la place Tiananmen, à Pékin, le 4 Juin 1989, une nouvelle vague d'artistes chinois, actifs dans les mouvements artistiques d'avant-garde, a choisi d'émigrer en France comme Wang Keping, Ma Desheng, Huang Yong Ping ou Li Shuang. L'artiste Yan Pei-Ming est arrivé en France en 1983 et s'est forgé depuis une réputation internationale. Le peintre Yang Jiechang s'est installé à Paris après 1989. Il est depuis largement reconnu en Asie.

Zao Wou-Ki **'La lumière...'**

Zao Wou-Ki est un des artistes chinois les plus célébrés dans le monde de l'art. Avant l'ouverture de la Chine dans les années 80, l'art de Zao Wou-Ki n'était pas tellement apprécié par les chinois : trop loin des canons traditionnels de la peinture chinoise. Né à Pékin en 1920 (décédé en 2013), Zao Wou-Ki a quitté la Chine en 1948. Aujourd'hui ses oeuvres ont intégré les collections asiatiques du Musée National de Pékin. Zao Wou-ki est non seulement reconnu mais honoré par la Chine. Ses toiles les plus spectaculaires sont proposées à Hong Kong. L'artiste détient le record de la plus haute adjudication de l'histoire du marché hongkongais avec 65m\$ pour un monumental triptyque intitulé « Juin-Octobre 1985 », vendu en 2018 chez Sotheby's. La renommée mondiale de Zao Wou-Ki s'étend au-delà de la Chine jusqu'aux États-Unis. En 2024, Zao Wou-Ki se situait au 13^e rang du classement Artprice des 500 plus grands artistes dans le monde, avec un chiffre d'affaires de 60 millions \$. Il occupait la première place sur le

marché de Hong Kong. Ultime reconnaissance de l'artiste dans son pays natal, le M+ museum à Hong Kong va présenter une très grande exposition consacrée à Zao Wou-Ki – soit 200 œuvres – en décembre 2025.



Zao Wou-Ki, Hommage à Claude Monet, 1991, huile sur toile

Récemment en France, du 2 Mars au 26 Mai 2024, le couvent des Franciscaines à Deauville accueillait une exposition monographique exceptionnelle dédiée à l'œuvre de Zao Wou-Ki : « les allées d'un autre monde ». En 2018, une grande exposition lui avait été consacrée, « L'Espace est silence », organisée par le Musée d'Art Moderne à Paris.

« Zao Wou-ki avait sa propre approche de l'abstraction occidentale. Il a trouvé un style unique. Son apprentissage initial de la peinture classique chinoise est fondamental », déclarait Joyce Chan, spécialiste de l'art asiatique chez Christie's Hong Kong. Zao Wou-ki mélange la peinture d'avant-garde occidentale avec les traditions chinoises de la calligraphie et du dessin à l'encre, créant ainsi une esthétique personnelle puissante qui lui est propre. Au contact de l'Occident, Zao Wou-Ki se tournera vers l'abstraction moderne. « Abstraire sa peinture de l'influence de la réalité » sera son credo. Zao Wou-Ki disait : pour peindre, il faut regarder la peinture des autres. Et il a beaucoup regardé celle de Claude Monet, peintre impressionniste, auquel il a d'ailleurs dédié un superbe triptyque

« Hommage à Claude Monet » (1991) de 2 m de haut et 5 m de long. Par sa forme, l'œuvre rappelle les panneaux panoramiques des Nymphéas de Monet. Dans beaucoup de ses peintures à l'huile, Zao Wou-Ki s'inspire des couleurs du peintre impressionniste : bleus et mauves, associations de vert et de rose, jaunes lumineux.



Zao Wou-Ki, Il ne fait jamais nuit, diptyque, 2005

« L'impressionnisme est l'un des principaux courants auxquels s'est intéressé Zao Wou-Ki, qui s'est beaucoup inspiré de ses couleurs et de ses effets atmosphériques », déclare Yann Hendgen, directeur artistique de la fondation Zao Wou-Ki.

L'artiste a utilisé une diversité de mediums : peinture à l'huile, aquarelle, encre, estampe, tapisserie, porcelaine, stèle, livres de poésie. Il fera la redécouverte de l'encre de Chine dans les années 1970, encouragé par son ami et poète Henri Michaux. Par ailleurs Zao Wou-Ki a réalisé de nombreuses céramiques, en collaboration avec la Manufacture de Sèvres.

Dominique de Villepin, définit ainsi son ami : « Zao Wou-Ki, peintre des forces élémentaires et du surgissement de l'être, une vie d'homme passée à sonder et à scruter les formes et le sens, en jetant à la rencontre l'un de l'autre l'Orient et l'Occident, chercheur d'absolu qui enferme dans la couleur les paysages de l'esprit, chaman des initiations et des métamorphoses ».



Zao Wou-Ki, Triptyque, juillet-octobre 1997- janvier 1998, huile sur toile

Les peintures de Zao Wou-ki sont merveilleusement empreintes de couleurs et de lumière. L'artiste réalise des fondus subtils, tout en créant des nuances. Quand on les observe longuement, on peut voir dans ses peintures, des paysages, des rochers, ou bien des vagues, des éléments de la nature. Zao Wou-Ki n'aimait pas le mot « paysage » auquel il préférait celui de « nature ». Datant des années 60, ses peintures à l'huile dans les rouges foncés, flamboyants, ou celles présentant des intensités de jaune et de noir, sont envoûtantes. L'artiste crée des aplats de couleurs qui donnent une impression de relief et de profondeur à ses peintures. Dans un triptyque de 1997-98, l'artiste avait choisi un jaune éclatant sur lequel sont parsemées des traces sombres qui donnent beaucoup de mystère à sa peinture.



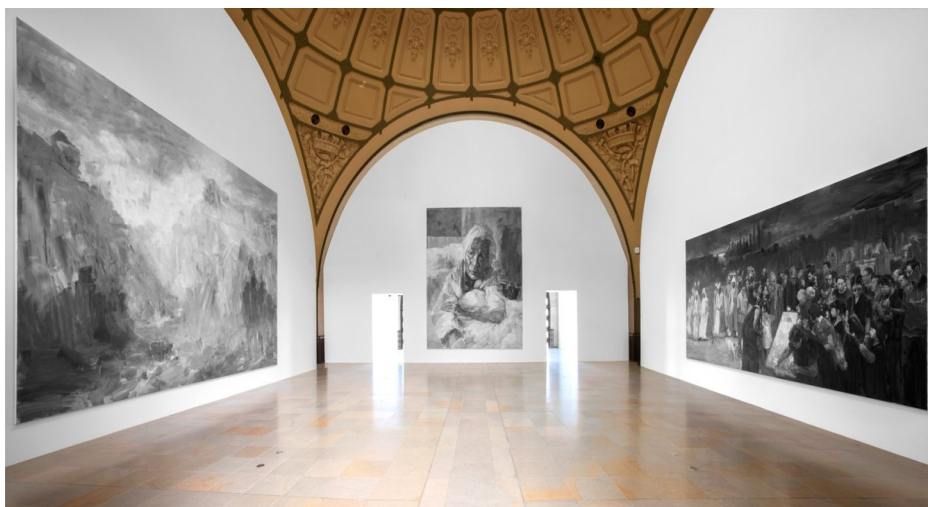
Zao Wou-Ki, Sans Titre, 1977, encre sur papier

Dans certaines de ses œuvres à l'huile, Zao Wou-Ki semble aussi jouer de la transparence. Dans ses aquarelles, l'artiste offre aussi un festival de couleurs : entre les roses et les verts, les bleus et les gris, les mauves et les rouges. Ses encres à partir des années 1970 montrent sa maîtrise par ailleurs de cet art délicat.

Yan Pei Ming **'L'art du portrait'**

Yan Pei-Ming, d'origine chinoise, installé en France depuis 1983, est un portraitiste qui s'intéresse à l'actualité qu'il n'a de cesse de peindre. Yan Pei-Ming (né en 1960) est connu pour ses très grands portraits et compositions. Il a acquis une reconnaissance internationale précisément pour ces peintures de personnalités contemporaines, hommes politiques, acteurs mais aussi des papes. Citons Mao Zedong, Barack Obama, Jean-Paul II, le prince Charles, Alberto Giacometti, Michael Jackson. À partir de 1994, Yan Pei-Ming s'est lancé dans une longue série de portraits de Mao. Il a peint des personnalités politiques de premier plan : Poutine, Erdogan, Macron, Trump, Modi, Georgia Meloni, Angela Merkel.

« La représentation de la réalité ne m'intéresse pas, car pour moi, il n'y a pas de réalité vraie ou de réalité absolue. A priori, il n'y a pas de mensonge non plus. Avec le portrait, je livre seulement une possibilité, une hypothèse. Mais je crois que la peinture a toujours été un mensonge parfait », déclare l'artiste.

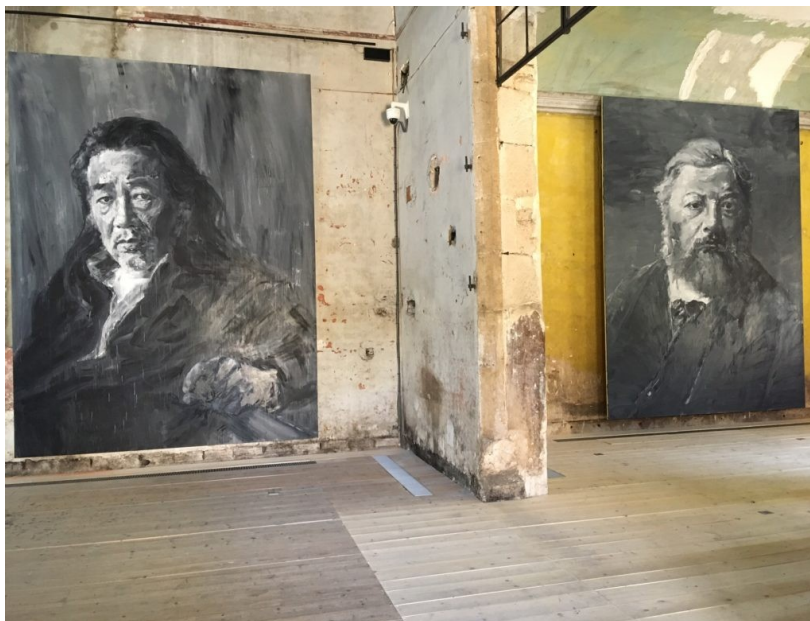


Yan Pei-Ming, Un enterrement à Shanghai, 2019, Musée d'Orsay

Ming, comme tout le monde l'appelle, a en projet de peindre une vingtaine de ces portraits par année, et de dépeindre des gens de pouvoir. « Ce sera la plus grande œuvre de ma vie », déclare-t-il. L'artiste a déjà peint plus d'une centaine de portraits, à l'huile pour la plupart.

Parallèlement à ces figures publiques, les portraits de Yan Pei-Ming couvrent ceux de sa famille et de lui-même. Il explore ainsi les thèmes de la mort, à travers des crucifixions, et la filiation, illustrés par des œuvres telles que « L'Enterrement à Shanghai », à savoir les funérailles de sa mère (2019). « Du fort au faible, de la compassion à la violence, les autoportraits de l'artiste, morts ou en Christ, portraits de son père mourant, mais aussi représentation de fauves ou d'armes de guerre dressent une fresque sans concession de son temps ».

Par ailleurs Yan Pei-ming n'hésite pas à détourner les chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art, qu'il s'agisse d'œuvres du Caravage, David, Goya, Manet ou Courbet. Il a ainsi peint « Exécution » d'après Goya (2008), imaginé « les funérailles de Monna Lisa » (2009) inspirée de Léonard de Vinci, ou encore « Le déjeuner sur l'herbe », d'après Manet. En 2019, le Musée Courbet à Ornans présentait l'exposition Yan Pei-Ming face à Courbet, une confrontation de deux maîtres de la peinture.



Yang Pei-Ming, Face à Courbet, Musée d'Ornans, 2019

Yan Pei-Ming peint à coup de grands coups de pinceaux. Il utilise une brosse télescopique qu'il fabrique lui-même pour s'adapter aux très grands formats. Il utilise l'huile et l'aquarelle, choisit des couleurs fortes comme le noir, le blanc, ou le rouge et le doré, rappelant les couleurs traditionnelles de l'art chinois.

Bien que profondément influencé par l'art occidental, on retrouve souvent dans les peintures de Ming des références à sa culture chinoise. L'artiste est apparemment tiraillé entre ses deux cultures, ce qui n'est pas surprenant, mais aussi entre le classique et le contemporain.



Yan Pei-Ming, Budai Celestial Blue, 2023, huile sur toile

Yan Pei-Ming est un artiste très demandé. Il a fait l'objet de nombreuses expositions ces dernières années dont de grandes expositions en France, à Colmar, à Ornans, au Musée d'Orsay. Du 17 Avril 2025 au 4 Janvier 2026, une exposition de l'artiste est présentée au Musée d'art contemporain de San Diego, aux États-Unis, intitulée «Yan Pei-Ming : A Burial in Shanghai» (Enterrement à Shanghai). Les impressionnants tableaux déjà montrés au Musée d'Orsay en 2019 sont ainsi exposés outre-atlantique, une consécration pour l'artiste.



Yan Pei-Ming, Un enterrement à Shanghai, 2019, huile sur toile

Ses grands coups de pinceaux très distincts, ses épais lavis de peinture, dans une palette de couleurs monochromes bicolores, donnent aux peintures de Yan Pei-Ming une énergie extraordinaire. De par sa technique de peinture, les personnages dans ses portraits ont une présence exceptionnelle. Ming a aussi un grand sens de l'observation et du détail qui se remarque plus encore dans son utilisation des grands chefs d'oeuvre de la peinture européenne.

Yang Jiechang **'La maîtrise de l'encre'**

Yang Jiechang est né en 1956 dans la ville de Foshan, près de Canton. C'est l'un des plus grands artistes de l'encre issus de la nouvelle vague artistique des années 80-85 en Chine. Il a aussi été un des premiers pionniers des abstractions à l'encre à l'Académie des Beaux-Arts de Guangzhou au début des années 1980. « On peut voir le monde dans une seule goutte d'encre », déclare Yang Jiechang. En 1989, l'artiste était invité à exposer ses œuvres à Paris dans l'exposition « Magiciens de la Terre » au Centre Pompidou. Il a alors décidé de s'installer en France.

Yang Jiechang est très connu pour sa Série « Hundred Layers of Ink » (1989-1999). Depuis son arrivée en France, l'artiste n'a cessé de travailler sur une

série d'encre. En 2016, la galerie Arndt à Singapour, présentait 'Hundred Layers of Ink' (100 couches d'encre).



Yang Jiechang, Hundred of Layers of ink, 1991

Ce sont des monochromes noirs – des carrés d'encre noir brillant qui se détachent sur un fond de jais mat – de quatre mètres cinquante de haut, sur lesquels sont superposées des couches d'encre obtenues par distillation de charbon de bois de cyprès, d'huiles essentielles, de résines, d'extraits de plantes médicinales et de papier. « Empruntant aux craquèlements de la terre, la fluidité des cours d'eau ou encore son miroitement, les lacis argentés ou boisés ondulent à la surface de l'œuvre leur conférant une qualité de tanka bouddhiste », commente le Musée Guimet. Bien qu'elle apparaisse comme peinture abstraite, cette Série s'appuie sur les connaissances de Yang Jiechang en matière de calligraphie et de peinture classiques chinoises, ainsi que sur la méditation taoïste et bouddhiste. «Hundred Layers of Ink» (1990), la plus grande œuvre de sa Série «Hundred Layers of Ink» était exposée dans le vaste musée M+ de Hong Kong, jusqu'au 25 Mai 2025. « Cette Série de Yang Jiechang a eu une influence considérable, anticipant le déploiement performatif de l'encre, la répétition sans trace et d'autres stratégies aujourd'hui familières dans l'art chinois contemporain », expliquait le musée M+ à Hong Kong.



Yang Jiechang, Tale of the 11th Day, 2011, encre et couleur minérale sur soie

Autre œuvre tout aussi marquante et impressionnante de l'artiste, «Tale of the 11th Day» (2011), une peinture – dans la technique dite Gongbi ou peinture méticuleuse sur soie – de 18 mètres de long marouflée sur toile. Cette peinture est une vision allégorique d'un chef-d'œuvre de la Renaissance italienne, le Décaméron de Boccace. L'artiste représente le 11^e jour en un paradis où toutes les divisions – religieuses, ethniques, idéologiques et/ou politiques – s'effacent. Alors seulement humains et animaux se découvrent et s'accouplent. «Tale of the Eleventh Day» nous rappelle que, même si tous les êtres sont interconnectés dans une unité d'existence essentielle, l'harmonie des relations reste fondée sur des rapports de force et que l'équilibre instable doit être sans cesse redéfini, note Martina Köppel-Yang, l'épouse de l'artiste.



Yang Jiechang,
Carte blanche,
Musée Guimet,
2022,
porcelaine

Yang Jiechang a aussi travaillé avec la Manufacture de porcelaine de Sèvres à Paris et créé une série de 11 pièces en porcelaine : des vases de couleurs, paille, rose et vert, très délicats, qui étaient visibles au musée Guimet en 2022.

Yang Jiechang commente aussi les événements marquants qui accompagnent notre monde contemporain. Avec «Underground flowers», l'artiste rendait hommage aux étudiants morts sur la place Tian'anmen à Pékin en 1989. Il s'agit de reproductions d'os humains et de crânes, peints sur porcelaine. La peinture «Oh my God / Oh Diu» (ci-dessous), témoignait de la sidération provoquée par les attentats du 11 septembre 2001.



Le Taoïsme a donné à Yang Jiechang un langage mental et spirituel dans lequel il puise. L'artiste aborde la vie avec une position intermédiaire, qu'il appelle la « zone grise ». Dans ses peintures, dessins à l'encre ou bien sculptures, l'esthétique et la pensée traditionnelles chinoises se combinent pour donner lieu à une réelle créativité contemporaine. Yang Jiechang a une vision alternative dépassant la perception dialectique du monde, il nous conduit à la réflexion, voire à la méditation.

Fu Site

‘L'abstraction organique’

Fu Site est un peintre contemporain issu de la jeune génération chinoise. Il est né dans la province du Liaoning en Chine en 1984. L'artiste est installé en France depuis 2006.

Fu Site est passé du réalisme et des styles narratifs de ses débuts à son expression actuelle à travers ce qu'il appelle « l'abstraction organique ». Son art se démarque du courant principal de l'art contemporain – en France notamment – et se caractérise par un conceptualisme fort.



Fu Site, Conversation, 2018, huile sur toile

L'artiste a commencé à peindre des intérieurs occidentaux, dépouillés de leur contexte original, juxtaposant les décors baroques et les intérieurs contemporains, les transposant dans un nouvel espace et composant ainsi une image de fiction. On pouvait y voir des assemblages d'ombres et de reflets, des présences humaines, images d'intérieurs et des paysages naturels.

Aujourd'hui Fu Site invente des mondes improbables peuplés de chimères, de créatures difformes et de corps en lambeaux aux couleurs pastel. Il peint le plus souvent à l'huile, sur toile.



Fu Site, Chasing Game 2021, huile sur toile

Jouant avec les styles et les techniques, l'artiste révèle en effet un étrange quotidien.

« On pourrait croire que l'IA s'en est mêlée tant les formes et les espaces transgressent les lois de l'anatomie, de la perspective et de la gravité : des formes déliquescentes ou atomisées et des espaces flottants où tout paraît se distordre. Évoquant tour à tour les paysages désertiques surréalistes peuplés de formes flottantes ectoplasmiques d'Yves Tanguy, les figures atomisées de Salvador Dali, les chairs flasques et convulsives mises en scène par Francis Bacon, ses peintures nous plongent dans des mondes insondables peuplés de créatures indéterminées » (ACUMEN). Fu Site nous fait rentrer dans un univers onirique peuplé de gnomes et de chimères, de chevaux roses et de silhouettes sans corps, d'animaux et de figures humaines déformées, comme fluctuantes.

À propos de l'exposition de Fu Site « Jeux de créatures » à la galerie Paris-B en 2022, le journaliste allemand Heinz-Norbert Jocks déclarait : « Devant ses tableaux extraordinaires, qui ont quelque chose de la fuite hors de la réalité dans l'imaginaire d'un royaume onirique, dans un hémisphère fantastiquement surréel - et n'en frôlant pas moins inconsciemment la réalité - on a comme l'impression que le peintre Fu Site laisse l'hallucination guider sa main en un « mentir-vrai », produisant d'étranges phénomènes transitoires à partir de couleurs ».



Fu Site, Installation, Figures, 2024

Pour son exposition « Fu Site : Figures », en 2024 au START Museum de Shanghai, l'artiste présentait une vingtaine d'œuvres, toutes autour du thème « Figures ». Il proposait la possibilité d'un 'non-portrait' et présentait ici comme des sortes de formes embryonnaires.

L'artiste a récemment collaboré avec le styliste pour femmes Jacques Wei pour sa collection SS25 « Atelier », à Shanghai, en 2024

Fu Site offre ainsi un univers fantastique d'un genre nouveau. L'artiste cherche, semble-t-il, à montrer le processus de transformation des corps. Dans une nouvelle approche de la figuration, il élabore des fables disruptives. Ses peintures peuvent faire penser à quelque film de science-fiction mettant en scène la métamorphose voire la désintégration des corps. Si l'artiste semble profondément inspiré par le célèbre peintre espagnol Salvador Dali, il se rapproche davantage du nouvel art digital auquel on assiste actuellement, ce qui le rend à la fois intemporel et contemporain. Fu Site est sans conteste un des artistes les plus représentatifs de la jeune génération d'artistes peintres émergents de ces toutes dernières années, en Chine comme en France.

Les acteurs de la scène artistique coréenne

Séoul est en train de devenir un grand hub artistique, ce depuis notamment l'organisation de la grande foire artistique Frieze Seoul dans la capitale coréenne. La Corée du Sud est l'un des marchés de l'art les plus robustes au monde, estimait Iain Robertson, Expert en Art Business à l'Institut Sotheby's à Londres. On a ainsi vu apparaître en Corée ces dernières années un grand nombre de collectionneurs. La nouvelle génération considère en effet l'art comme une classe d'actifs à part entière et un investissement. La structure fiscale unique de la Corée du Sud constitue également une incitation supplémentaire pour les acheteurs potentiels. Par ailleurs un budget de 20 millions d'euros a été alloué en 2024 pour promouvoir l'art coréen à l'étranger. Des événements comme la Frieze Séoul, la Busan Art Fair ou la foire artistique Korea International Art Fair (KIAF) attirent aussi un nombre croissant de galeries reconnues au plan international.

Lee Bae

'Le noir en constellation'

Lee Bae est très connu pour ses peintures monochromes de couleur noir. L'artiste transforme le charbon de bois en œuvre d'art. « L'univers pictural et abstrait de Lee Bae se concentre sur le matériau. Il crée pour ses formes abstraites, un équilibre essentiel entre le noir profond du charbon de bois et la couleur blanche laiteuse, obtenue grâce à la résine et aux couches successives de peinture acrylique. Ce sont des images mentales que l'artiste pose sur la toile pour leur donner vie. Il crée des formes abstraites qui se suffisent à elles-mêmes, sans aspect anecdotique ou narratif », explique la galerie RX qui représente l'artiste. L'œuvre de Lee Bae s'inscrit dans un mouvement artistique coréen, appelé le 'Dansaekhwa', un courant monochrome né au début des années 70.

Lee Bae a commencé avec le charbon de bois à l'état brut, d'abord en l'utilisant comme fusain, une matière première peu coûteuse, puis en l'incorporant dans sa peinture. L'une de ses premières Séries commencée au fusain est 'Issu du feu', qui comprend des sculptures, des installations et des peintures. Les tableaux étaient composés de mosaïques en charbon poli et sablé afin que la lumière émerge des morceaux.



Lee Bae, Installation Daegu Art Museum 2014

Ne se satisfaisant pas de ces bâtonnets traditionnels, Lee Bae a acheté un jour un sac de briquettes de charbon (utilisées pour les barbecues). Jusqu'au milieu des années 2000, il a travaillé exclusivement avec du charbon brut pour créer ses assemblages. En 2000/2001, il a entrepris de mélanger l'acrylique avec le charbon de bois. Aujourd'hui il travaille surtout avec du noir de carbone.

Lee Bae voit dans le charbon de bois une métaphore puissante du cycle de la vie et de la mort. Le charbon de bois lui rappelle aussi son pays natal. Il est en outre lié au feu qui symbolise l'énergie.

Dans ses grands papiers, en 2022, Lee Bae déployait des dégradés de noir en transparence.



Lee Bae, Oblique, 2022, fusain, encre sur papier

Pour son œuvre « Brushstroke », chaque forme ou signe avait été tracé avec de la poudre de charbon de bois, en un seul geste, avec une absolue fulgurance, sur la base d'une concentration mentale et d'une maîtrise corporelle. Lee Bae témoignait là d'une écriture proche de la calligraphie.



Lee Bae, Brushstroke A-2, 2024, bronze

Dans ses installations, l'artiste utilise toujours pour ses sculptures de blocs : du bois brûlé ou bien du charbon de bois, et met le noir en relief. Il le

façon pour montrer que le noir peut aussi se percevoir sous l'angle du modelé.

Né en Corée du Sud en 1956, Lee Bae a quitté son pays natal pour s'installer à Paris en 1989. L'artiste a déjà eu plus de 40 expositions personnelles et participé à de nombreuses expositions collectives dans des musées, des galeries et à l'occasion de biennales en Europe, en Asie et aux États-Unis. Il participait à la 60ème Biennale de Venise en 2024, où il présentait « La Maison de la Lune Brûlée ». L'exposition explorait le lien profond de Lee Bae avec le Daljip Teugi, un rituel centenaire coréen synchronisé avec la cosmologie.

Lee Bae donne ainsi vie à un noir organique qui contient toutes les nuances de couleurs. « On pense que le charbon n'est que noir, mais ce n'est pas vrai. Le charbon a des centaines de couleurs, plus que des centaines : il y a des noirs froids, des noirs chauds, des noirs un peu gris comme la cendre, des noirs brillants comme le métal, des noirs mats, il y a tellement de nuances... Le noir n'est pas seulement couleur, il est profondeur », explique l'artiste.

L'ingéniosité et les prouesses artistiques de Lee Bae l'ont conduit à créer des œuvres uniques et fascinantes. Sa maîtrise de la calligraphie dans ses peintures est extrêmement subtile dès lors qu'elle offre des transparences. Ses impressionnantes installations de blocs en charbon de bois ligotés, ses gestes répétés à l'infini, nous entraînent vers une méditation toute asiatique. Unique dans son art du charbon de bois, Lee Bae est assurément un artiste majeur de la scène contemporaine coréenne.

Min Jung-Yeon

'Un univers onirique'

Min Jung-Yeon est une artiste d'origine coréenne, née en 1979 à Gwangju, Corée du Sud. Elle vit et travaille à Paris. Depuis ses débuts en 2010, Min Jung-Yeon s'est fait connaître sur la scène artistique internationale : elle est exposée régulièrement en Asie, en Europe et en Orient depuis 2004.

Le travail de Min Jung-Yeon est la rencontre d'un monde entre réalité/irréalité et la maîtrise technique graphique, explique le Musée d'Art Moderne de Sainte Etienne.



Min Jung-Yeon, The Memories of Space, 2002, acrylique sur toile

Min Jung-Yeon travaille à l'acrylique auquel s'ajoutent souvent le crayon papier ou bien l'encre de Chine. Des formes organiques comme des motifs imaginaires envahissent des paysages fantastiques. Min Jung-Yeon joue avec la forme, l'espace, la perspective et l'échelle. Elle crée des univers parallèles où se rencontrent l'organique, la fluidité, le masculin et le féminin. Ces composants, contraires et complémentaires, constituent l'espace artistique de Min Jung-Yeon.



Min Jung-Yeon, Tissage, installation, 2019

Min Yung-Yeon s'exprime par des métaphores. On voit ainsi se dresser des montagnes, se former des grottes ; il y a des éruptions, des roches et des tempêtes qui se lèvent sur la mer. Min Jung-Yeon fait aussi un lien dans son travail avec la réalité politique. En 2017, son installation « Blanc comme un héron » – une grande sculpture de plumes d'un blanc immaculé placée au centre d'un miroir – faisait allusion à l'innocence clamée de la présidente coréenne Park Geun-hye, depuis destituée.



Min Jung-Yeon, Our long summer in the rain, 2018
encre de Chine, aquarelle et encre sur papier

Le Musée Guimet (MNAAG) à Paris donnait carte blanche à Min Jung-Yeon, sur le thème de la Réconciliation (des deux Corées), en 2019–2020. « L'œuvre s'appuyait sur l'histoire de cette jeune femme coréenne et la réalité tragique d'un pays scindé en deux depuis 70 ans », expliquait le curateur de l'exposition. Des dessins de grands formats et des troncs de bouleaux en papier suspendus, mêlés à des structures métalliques se reflétaient dans des miroirs pour former une sorte de kaléidoscope immense où se tissaient des entrelacs en superposition.

Le Centre Culturel Coréen à Paris présentait du 29 Novembre 2022 au 18 Mars 2023 « Désert plein – Soif, Sommeil, Silence », une magnifique exposition de Min Jung-Yeon. « L'artiste coréenne nous invitait à découvrir un monde onirique, un espace de perception ouvert où désir et soif sont

besoin et moteur, où le sommeil est absence et présence, et le silence un état des plus intenses ». Elle nous entraînait là dans d'étranges paysages flottants.



Min Jung-Yeon, Personnage dans mon corps, 2024

L'intérêt profond que porte Min Jung-Yeon aux sciences, à l'exploration de l'espace notamment, est lié à son observation poussée de la nature depuis son plus jeune âge dans la campagne coréenne. Ces cinq dernières années, Min Jung-Yeon semble avoir renoué avec ses racines à travers le taoïsme, en faisant référence aux rituels chamaniques coréens.

Min Jung-Yeon possède de toute évidence une grande maîtrise du dessin et de la peinture. Elle a acquis une bonne technique qui lui permet de passer d'un dessin très fin à des représentations plus abstraites. Dans la peinture de Min Jung-Yeon, rien n'est tout à fait réel comme rien n'est complètement imaginaire.

Pour recevoir les œuvres de Min Jung-Yeon, il faut tout d'abord rentrer dans son univers onirique, puis laisser libre cours à son imagination. Il faut pour cela se laisser du temps, prendre du recul. Une fois porté par son monde fantastique, sa peinture devient pour le spectateur un enchantement. Il ne lui reste plus qu'à s'intégrer dans la fiction.

Do Ho Suh

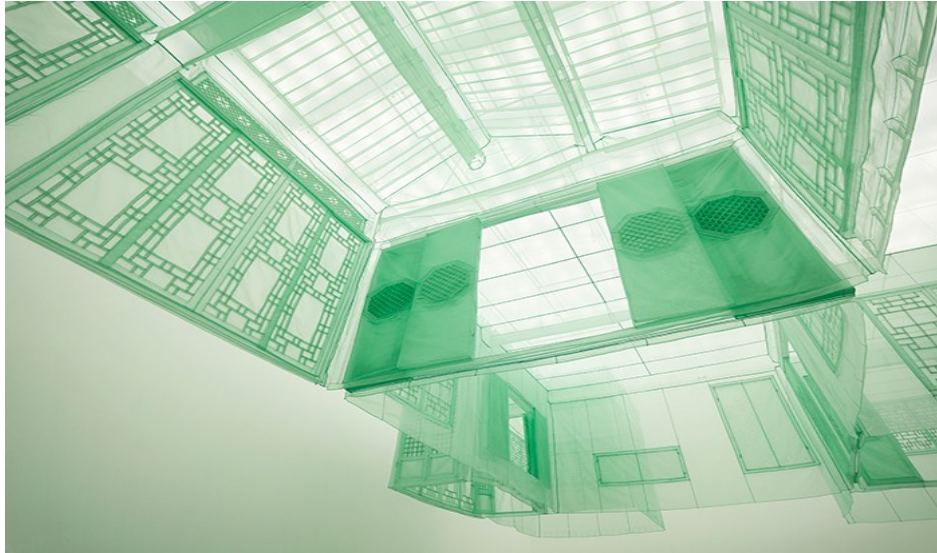
‘L’architecture en tissu’

Do Ho Suh est internationalement reconnu pour ses sculptures en « architecture de tissu ». L’artiste fait un travail de réflexion sur notre espace, sur le concept d’habitation, mais aussi sur la mémoire. Il conçoit depuis 25 ans des installations immersives, d’incroyables habitations, pour lesquelles il utilise des tissus polyester translucides qui permettent de rendre malléable l’architecture de ses oeuvres. Do Ho Suh est né à Séoul en 1963. Tout jeune, il a été plongé dans l’art : son père était peintre et calligraphe.



Do Ho Suh, sculptures en tissu translucide, 2013

Do Ho Suh transforme des structures architecturales en installations portables. Il utilise le polyester et la soie pour les grandes installations et du papier de riz pour les œuvres plus petites. Sa pratique se définit ainsi : l’architecture de tissu, comme pour Seoul Home (1999), ou «The Perfect Home II» (2003), et le frottage grandeur nature au crayon de couleur sur papier des représentations de ses espaces. Il réalise des installations interactives comme Floor (1997–2000), où des milliers de figurines miniatures soutiennent un plancher de verre. Il a créé une Série sur des objets de tous les jours comme des robinets d’eau ou des poignées de porte en tissu translucide.



Do Ho Suh, Seoul Home, Kanazawa Home, Beijing Home, 2012

Ses résidences à Séoul, New York et Londres ont conduit l'artiste à explorer les frontières spatiales. Pour ses créations, Do Ho Suh s'inspire en effet des différents appartements et maisons dans lesquels il a vécu. Il a créé en 2003 sa célèbre installation «The Perfect Home II », faite de tissus et reproduisant à l'échelle 1:1 l'appartement qu'il avait occupé à New York. L'installation était entièrement cousue à la main. Elle incluait les plus petits détails comme les bouches d'aération, les radiateurs, les luminaires et même l'interphone. Do Ho Suh a ensuite réalisé des œuvres à l'architecture un peu plus structurée. Comme on pouvait le voir avec '348 West 22nd Street (2011-15)', au Los Angeles County Museum of Art (LACMA), qui reproduisait là aussi la résidence de l'artiste au rez-de-chaussée d'un immeuble de New York. Les chambres étaient faites de bandes lumineuses de polyester translucides et les couloirs soutenus par de l'acier inoxydable. Do Ho Suh a aussi recréé avec force détails sa maison d'enfance à Séoul, une maison traditionnelle coréenne hanok avec son toit courbe caractéristique en tuiles. Il lui a fallu plusieurs années pour achever l'habillage de la maison en papier de mûrier.



Do Ho Suh, Rubbing Loving Project Seoul Home 2013-2022

« Je suis constamment à la recherche de nouvelles technologies », explique Do Ho Suh. C'est ainsi qu'il a récemment voulu explorer de nouvelles possibilités pour résister dans le climat inhospitalier de la mer Arctique. À cette fin, il s'est associé à la marque coréenne de vêtements d'extérieur Kolon Sport pour mettre au point un prototype de combinaison de survie – «Perfect Home SOS (Smallest Occupable Shelter)», 2024.



Do Ho Suh, The Bridge Project, 2024

Do Ho Suh a une approche innovante des matériaux et de l'espace qui lui a valu une reconnaissance internationale. Son travail rappelle que la maison

n'est pas seulement une structure physique, mais une expérience vécue, façonnée par la mémoire. Do Ho Suh cultive cette mémoire, mêlée à beaucoup de nostalgie, qui le renvoie beaucoup à sa maison et ses souvenirs d'enfance coréens. Il offre ainsi au spectateur une méditation poétique et originale sur l'espace de vie en général. L'artiste a toujours beaucoup d'idées et on peut s'attendre à encore d'autres créations inédites de sa part qui pourraient influencer le regard sur l'art contemporain.

Lee Ufan

'Le Maître du vide'

Depuis la fin des années 1960, Lee Ufan conjugue la peinture monochrome et la sculpture sur site.

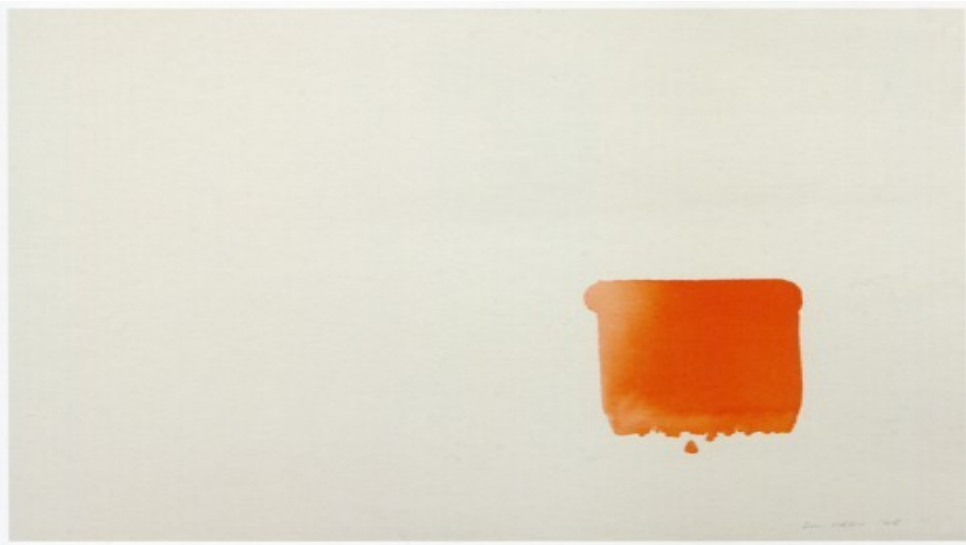
Il est surtout connu comme l'un des artistes les plus éminents du mouvement de l'avant-garde japonaise «Mono-ha movement» de la fin des années 60, qui «rejetait les notions occidentales de la représentation». C'est aussi une figure du «Dansaekhwa» (courant monochrome de l'après-guerre en Corée). L'artiste a toujours étroitement mêlé philosophie et création artistique.



Lee Ufan, Relatum Counterpoint, 2009

Les sculptures de Lee Ufan sont minimales : une ou deux pierres rondes éclairées par la lumière, posées sur des plateaux en fer. Le travail de Lee Ufan se concentre plus particulièrement sur le point et la ligne. « Relatum » est le titre de la plupart de ses sculptures : il s'agit d'un terme philosophique

qui désigne des choses ou des évènements ayant une relation entre eux. Lee Ufan réalise des installations méditatives et ultra épurées, dignes des plus beaux jardins «zen» comme lors de son exposition dans les jardins de Versailles en 2014. Lee Ufan voit en la sculpture un art d'habiter l'espace. Ses sculptures comprennent plusieurs éléments associés (bois, pierre, coton, métal, verre, miroir), que l'artiste met en résonance avec le lieu qui les accueille. « Mes peintures sont simples, très simples, tellement simples qu'il n'y a rien à voir, rien à chercher à l'intérieur », déclarait l'artiste.



Lee Ufan, *correspondence*, 2006, aquarelle

« Normalement, dans l'art moderne, l'œuvre est l'objet lui-même. Mon art n'est ni de la peinture ni de la sculpture. Je ne fabrique pas juste des objets, je crée l'espace », ajoutait-il. Lee Ufan ne peint jamais la surface de ses tableaux en totalité. « Quand il peint, il applique doucement le pinceau dans l'espace immaculé de la toile durant quelques minutes, répétant l'action à plusieurs reprises, puis il laisse sécher durant une semaine avant de recommencer. Processus qui se répète trois ou quatre fois », expliquait le domaine de Chaumont sur Loire où l'artiste exposait en 2022. La peinture, c'est pour lui une rencontre entre son monde intérieur et l'extérieur. Quand elle a lieu, une image arrive sur le blanc de la toile et initie un dialogue avec l'espace. Pour Lee Ufan, les teintes fondamentales restent le noir et le gris. L'artiste s'autorise toutefois le vermillon allant vers l'orange, ou le carmin jusqu'au rouge sang.



Lee Ufan, Relatum Mirror-Road, installation, 2016-2023

Depuis 2022, Lee Ufan dispose d'un musée à Arles, dans le sud de la France, installé dans l'hôtel de Vernon, un hôtel particulier du XVII^e siècle réaménagé par l'architecte japonais Tadao Ando. Un musée Lee Ufan Museum a aussi été ouvert en 2010 au Benesse Art Site, à Naoshima, au Japon.



Lee Ufan, Installation Centre de Création Contemporaine Olivier Debré, 2017

Lee Ufan a aujourd'hui 88 ans et connaît toujours, et de plus en plus, une reconnaissance mondiale. En 2024 il avait une exposition dans les jardins du célèbre Rijksmuseum, c'était sa première exposition personnelle aux Pays-Bas. En 2022, il présentait « Requiem » à Arles, qui rassemblait là aussi un

important ensemble de 14 nouvelles œuvres, installées dans la nécropole antique des Alysamps. Le 30 Octobre 2024, à New York, Lee Ufan recevait le Isamu Noguchi Award.

Avec Lee Ufan, le spectateur entre pleinement dans une intense contemplation méditative, voire une réflexion intérieure. L'artiste rejette l'étiquette d'art zen auquel on pourrait le rattacher. Ses œuvres dégagent néanmoins calme et simplicité : une seule pierre posée sur une plaque de verre, quelques coups de pinceau jetés sur de grandes toiles blanches. Lee Ufan a un vocabulaire bien à lui, un art qui se différencie fortement des courants actuels à travers le monde et qui répond probablement à un désir de retour aux valeurs philosophiques essentielles, à la « zénitude » et à la nature.

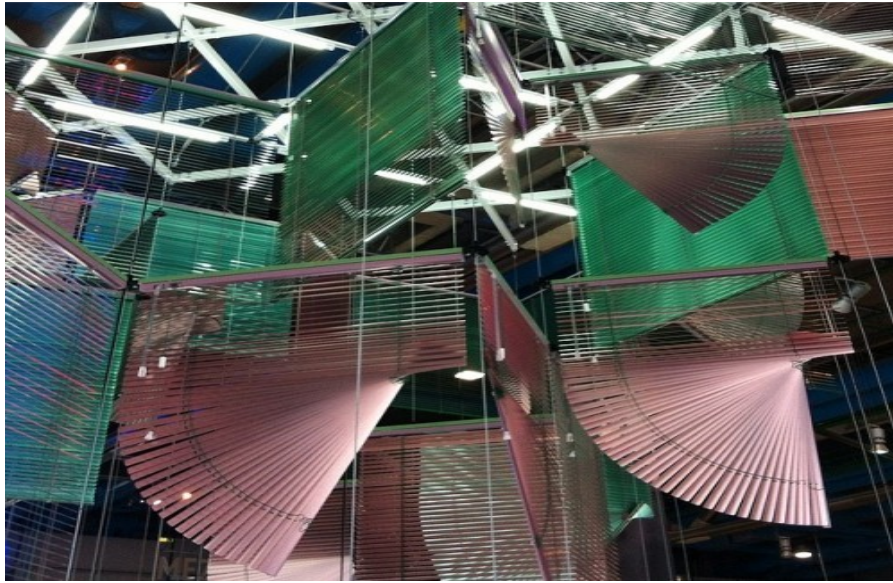
Haegue Yang

'Penser le présent'

Haegue Yang est une artiste contemporaine coréenne, plasticienne, parmi les plus réputées de sa génération. Elle est reconnue internationalement. Elle utilise divers mediums qui vont du collage à la performance, aux vidéos, photographies, pièces sonores, installations, issus de ses recherches philosophiques et politiques. Haegue Yang est née en 1971 à Séoul, en Corée du Sud. Depuis les années 1990, elle vit une vie nomade, se partageant entre la Corée du Sud, l'Allemagne et ses expositions dans le monde. Ce déracinement constitue la base de sa pratique artistique.

À ses débuts, Haegue Yang associait les techniques de sculpture classique apprises en Corée, à des références à Georg Herold, son professeur à la Städelschule à Francfort, en Allemagne, ainsi que celles de certains mouvements européens et américains. Depuis plus de dix ans, l'artiste utilise des objets du quotidien, des éléments artisanaux qui sont devenus son matériau de prédilection, par exemple des plantes en plastique qui poussent sur des rochers, des mannequins de vitrine qui entrent en conversation avec les pièces de vanneries.

La production de Haegue Yang gravite surtout autour de la matérialité du papier, les techniques de collage de papier coréen hanji, comme on le voit dans sa Série Mesmerizing Mesh. Au Centre Pompidou à Paris en 2016, elle présentait dans le forum une installation monumentale (12m de haut), «Lingering Nous», composée de stores vénitiens suspendus éclairés par des néons. Haegue Yang détourne les stores de leur fonction première en les recomposant de manière abstraite pour leur donner un sens nouveau.



Haegue Yang, 'Lingering Nous', stores vénitiens, installation Centre Pompidou, 2016

L'artiste dissocie les matériaux de leur contexte d'origine et les réarrange dans des compositions abstraites qui s'appuient sur un vocabulaire visuel unique et personnel.

« L'art doit être une expérience, même si elle n'est pas nécessairement comprise », déclare Haegue Yang. C'est pourquoi l'abstraction est le principal langage de ses œuvres. Haegue Yang attire d'abord le spectateur dans son œuvre – qu'il s'agisse d'une installation de stores vénitiens ou d'une collection de sculptures – puis le laisse naviguer librement et réaliser tout le potentiel de l'espace. La lecture de l'œuvre, une installation, est autant une nouvelle expérience pour le spectateur que pour l'artiste elle-même.

Haegue Yang, de par sa vie itinérante, s'intéresse particulièrement à la migration et à la diaspora, s'inspirant de diverses cultures pour son travail. La manière dont elle construit son travail ressemble en fait à la manière dont se déroule une migration : c'est comme si l'oeuvre voyageait et servait de support à la convergence d'éléments de différentes cultures.



Haegue Yang, Chronotopic Traverses, La Panacée - MoCo, Montpellier, 2018

Parmi ses différents objets, les stores vénitiens sont devenus un élément clé des œuvres les plus connues de Haegue Yang. L'artiste a utilisé pour la première fois des stores vénitiens en 2006 pour illustrer son intérêt de longue date pour la sculpture cinétique.

En 2022, la Galerie Chantal Crousel présentait 19 collages en papier hanji (papier coréen), «Mesmerizing Mesh – Paper Leap and Resonating Habitat».



Royal buds and seed bag on moon landing, mesmerizing mesh, 2022

Le 18 Septembre 2023 la National Sculpture Factory présentait une nouvelle œuvre de Haegue Yang, «The Great Forgetfulness», la première œuvre en néon de l'artiste.

Haegue Yang explore Les thèmes de l'histoire sociale, économique et politique du monde. Elle utilise des objets et des matériaux du quotidien et les réaffecte dans un cadre d'abstraction. « Maintenir une aporie entre la forme et le contenu, la matière et le sujet, l'abstraction et l'histoire, c'est traduire le combat d'une vie », déclarait l'artiste.



Haegue Yang, Leap Year exposition, Londres, 2024

Haegue Yang nous transporte dans un univers étrange qui nous interroge, nous séduit ou nous perd. Comme l'indique l'artiste, l'art doit être une expérience. Haegue Yang nous entraîne ainsi dans un monde onirique qui fait la part belle à l'esthétisme et où prédominent les couleurs. L'art de Haegue Yang est unique quant aux matériaux utilisés et aux sources d'imagination de l'artiste. C'est un art nourri du monde contemporain, plus international que coréen.

La production artistique indienne

La scène artistique indienne a beaucoup évolué au cours de ces quinze dernières années. Nombreux sont à présent les artistes indiens reconnus au niveau international. L'art contemporain indien se situe à l'intersection de la mondialisation et de l'identité locale. Il est à l'image de la diversité culturelle et idéologique du pays. En 2024, Anish Kapoor était l'artiste le plus couronné de succès en Inde avec des ventes d'une valeur de 79.9 crore (près de 1 million \$) d'après l'Hurun India Art List 2024.

Anish Kapoor

'Des sculptures en miroir'

Anish Kapoor, artiste britannique d'origine indienne, réalise des sculptures aux formes incurvées simples, harmonieuses et souvent très colorées ; il utilise des matériaux très variés : marbre, poudres, cire, miroirs, plastiques, etc. Les plus spectaculaires sculptures de l'artiste – comme, par exemple, la gigantesque sculpture en miroir qui orne une des places de Chicago (le Cloud Gate ou the Bean) dans le Millenium Park – ont acquis un statut iconique. Anish Kapoor a aussi réalisé la plus grande sculpture au Royaume-Uni, la tour ArcelorMittal Orbit, avec l'ingénieur Cecil Balmond, dans le parc olympique Queen Elisabeth. Anish Kapoor est considéré comme l'un des plus grands sculpteurs contemporains. En 1991, il avait déjà reçu le Turner Prize.



Anish Kapoor, The Bean, Chicago, 2004, acier poli

Anish Kapoor a commencé sa carrière avec des sculptures et des installations faites de pigments colorés, inspirés de son Inde natale. Au cours des années 1980 et 1990, il opère un tournant dans sa pratique en repensant – et en inversant – l'intérieur et l'extérieur d'une sculpture. Anish Kapoor se voit alors de plus en plus reconnu pour ses sculptures et installations biomorphiques, réalisées avec des matériaux aussi variés que la pierre, l'aluminium et la résine. L'artiste a travaillé ensuite avec des pierres massives, au travers des «Void Pieces», des blocs creusés de cavités emplies de pigment sombre, qui créent l'illusion de l'infini. En 1990, il représentait la Grande-Bretagne à la Biennale de Venise avec son installation «Void Field», une grille de blocs de grès bruts, chacun percé d'un mystérieux trou noir.

Pour son installation Marsyas en 2002 à la galerie Tate Modern de Londres, Anish Kapoor avait créé une forme de trompette, en érigeant trois anneaux massifs en acier reliés par une membrane plastique rouge charnue, de 155 mètres de long qui s'étendait sur toute la longueur de la Turbine Hall du musée.



Anish Kapoor, Sky Mirror, 2007, Kensington Gardens, London

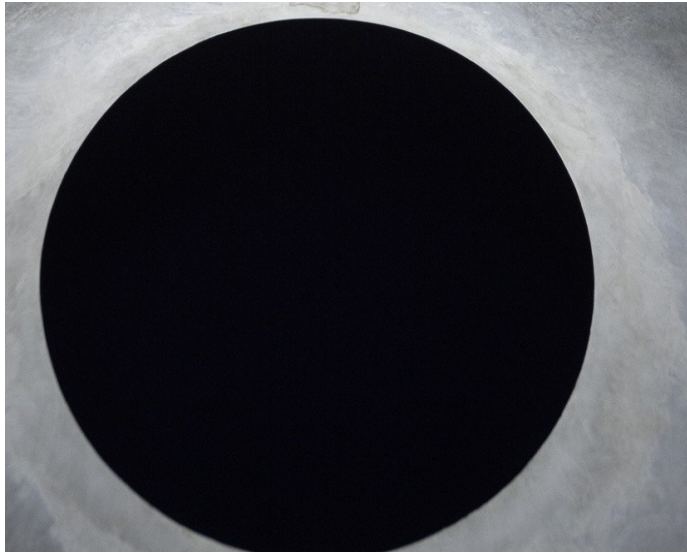
Les travaux récents de l'artiste sont basés surtout sur des surfaces réfléchissantes et miroirs, renvoyant au spectateur une image déformée de lui-même et de l'environnement. En 2006, le «Sky Mirror» d'Anish Kapoor, un miroir concave en acier inoxydable de 11 mètres de diamètre, était installé pendant un peu plus d'un mois au Rockefeller Center de New York.



Anish Kapoor, The Leviathan 2011, Grand Palais, Paris

Anish Kapoor présentait Le Leviathan, une sculpture monumentale en PVC rouge, gonflée, de 12 tonnes, au Grand Palais à Paris, dans le cadre de l'exposition d'art contemporain «Monumenta» en 2011. Il s'agissait d'une œuvre anthropomorphe, de forme utérine, un utérus définitivement rouge. Selon Anish Kapoor, le Leviathan est une « grande force archaïque liée à l'obscur ». L'œuvre créait un choc visuel, sensuel et psychologique : « Je veux que le spectateur soit sous le choc esthétiquement mais aussi physiquement », déclarait Anish Kapoor.

En 2016, l'artiste exposait aussi une sculpture colossale « Dirty Corner» (2011), connue sous le nom de « Vagin de la reine » (terme symbolique revendiqué par l'artiste), sur le site du château de Versailles en France, où la sculpture a été vandalisée à plusieurs reprises.



Anish Kapoor, Descension, Black water, 2015

En 2015, Anish Kapoor avait créé une installation, intitulée « Descension » : l'installation est un vortex d'eau tourbillonnante, avec une excavation, entourée d'une barrière circulaire, d'où jaillit une eau noire qui tourne pour disparaître dans un trou sans fond.

L'artiste utilise beaucoup la couleur rouge dans son travail, il déclare : « le rouge est la couleur de la terre, ce n'est pas une couleur de l'espace lointain; c'est évidemment la couleur du sang et du corps. J'ai le sentiment que l'obscurité qu'il révèle est une obscurité beaucoup plus profonde et plus sombre que celle du bleu ou du noir ».

En 2016, Anish Kapoor a acquis les droits partiels – limités au domaine artistique – du Vantablack, un procédé qui permet d'obtenir un noir presque parfait. En 2022, à la Biennale de Venise il exposait ses premiers travaux avec le Vanta Black. Il présentait outre des pièces jamais vues auparavant, des installations rouge sang, semblables à des morceaux de viande.

Du 10 Novembre au 1er Janvier 2020, une grande exposition était consacrée à Anish Kapoor à Pékin, à la Central Academy of Fine Arts et à l'Imperial Ancestral Temple, à l'intérieur de la cité interdite : une immense reconnaissance pour l'artiste.



Anish Kapoor, Kapo Temple, Taimiao Art Museum, Chine, 2019

En décembre 2024, Anish Kapoor présentait à la Lisson gallery à Londres, une exposition spéciale de six sculptures de miroirs concaves, peints dans des tons de violet profond, du plus bel effet.

Anish Kapoor met en scène le vide et la lumière. Lorsque l'on se met devant ses sculptures, le moindre mouvement change la perception de l'environnement et de notre reflet, comme avec son célèbre «Cloud Gate» à Chicago. Ou encore avec sa série Sky Mirror, ces grandes sculptures en acier inoxydable poli telles des surfaces réfléchissantes.

Anish Kapoor brouille ainsi les frontières entre la réalité et l'illusion, poussant le spectateur à repenser sa perception de l'espace et du temps. L'artiste est certainement l'un des sculpteurs les plus importants de sa génération : il est inventif, provocateur, notamment avec ses rouges intenses et violents, il va au-delà de la sculpture elle-même pour choquer, faire réagir, voire faire vibrer le public.

Bharti Kher

‘Bindis et mythologie’

Entre tradition et modernité, les œuvres de Bharti Kher tournent autour des questions d'identité personnelle, des rôles sociaux et de la culture indienne. L'artiste est très connue pour son usage du bindi, devenu sa signature. Elle l'emploie dans ses « peintures », en compositions abstraites et colorées sur panneaux. Le bindi est un symbole culturel traditionnel de la femme indienne, à la fois religieux, social et conjugal, il représente le troisième œil reliant le monde spirituel et matériel. Bharti Kher fait largement usage de ces bindis qu'elle utilise pour parer des sculptures monumentales en fibre de verre qui représentent parfois des personnages hybrides, entre animal et être humain.

Même si elle fait fréquemment référence à la tradition et à la société indiennes, Bharti Kher explique que son travail ne parle pas explicitement d'elle-même ou de son pays. L'artiste précise : « le domestique et le quotidien sont des fenêtres sur des questions plus larges de l'humanité et de l'histoire ». L'artiste explore précisément le pouvoir et la signification des objets. Elle décrit sa pratique comme un travail de laboratoire, avec des recherches menées dans divers domaines et avec différents matériaux.



Bharti Kher, *The Skin Speaks A Language Not Its Own*, 2006

La pratique artistique de Bharti Kher est très diversifiée s'agissant des matériaux utilisés, des méthodes et des sujets. Elle travaille la peinture, le collage, la photographie, la sculpture. Elle crée de grandes installations comme par exemple ses éléphants grandeur nature recouverts de ses bindis caractéristiques (The Skin Speaks A Language Not Its Own (2006).

L'artiste est connue pour ses sculptures de créatures hybrides avec des corps d'humains ou d'animaux. « Le monstre est un présage pour l'avenir. Il/elle ouvre les portes de votre esprit et étend les possibilités du corps », déclare Bharti Kher. Au travers de ses personnages, elle compose une mythologie s'inspirant parfois de légendes existantes. La mythologie constitue une source d'inspiration majeure pour Bharti Kher : des histoires de créatures et d'esprits imaginaires qui vivent entre les mondes, les corps et le temps. L'artiste mélange les animaux, les humains, la nature et les objets. Il en résulte des êtres hybrides « qui combinent le quotidien, l'imaginaire et l'extraordinaire ».



Bharti Kher, bindis sur bois peint, 2013

Son impressionnante sculpture en fibre de verre «Warrior with cloak and shield» (2008), le guerrier avec cape et bouclier, montrait qu'on peut être fort et vulnérable en même temps. Le bouclier est une énorme feuille de bananier et le manteau est une chemise suspendue à d'énormes bois. En 2012, sa sculpture «The Messenger» marquait un changement dans la pratique de Bharti Kher. Nue et sans bindi, la figure hybride en fibre de verre

évoquait la déesse hindoue Dakini, qui serait un agent de révélation et de transformation.

Bharti Kher considère le corps comme un lieu adéquat et métaphorique pour la construction d'idées autour du genre, de la mythologie et de la narration. Beaucoup de ses sculptures sont ainsi moulées à partir de corps réels de femmes connues de l'artiste, comme pour son œuvre «Six women», des travailleuses du sexe, en 2013-15. Les modèles étaient payés par l'artiste pour poser devant elle, dans une transaction acceptée d'argent et d'expérience corporelle. Les sculptures de Bharti Kher abordent la vulnérabilité du corps et remettent un tant soit peu en question nos perceptions du corps.



Bharti Kher, Six women, plastique, bois, métal, 2013-2016

Dans l'exposition de Bharti Kher 'Alchemies', au Yorkshire Sculpture Park, à Wakefield en Angleterre, du 22 Juin 2024 au 27 Avril 2025, les avatars féminins mythiques hybrides de Bharti Kher étaient déployés dans la lumière du Yorkshire Sculpture Park.

Bharti Kher fait partie de cette nouvelle génération d'artistes indiens qui, à l'instar d'Anish Kapoor, ont accédé à une notoriété internationale. L'artiste, basée en Inde à présent, expose dans le monde entier depuis de nombreuses années. Bharti Kher fait preuve d'une multitude d'idées qu'elles

met en scène pour aborder la politique de genre, le langage et l'hybridité. La féminité et la mythologie accompagnent son parcours. Les sculptures de Bharti Kher ou ses installations quelque peu surréalistes, donnent une impression de magie aux objets, aux personnages et en particulier aux bindis.



Bharti Kher, The Messenger, 2012, résine, râteau en bois, granit

Bharti kher explore encore et encore, transforme les objets, elle fait toujours référence au corps et aux rituels. En se concentrant sur les conditions de la femme, l'artiste a une portée internationale, exactement en phase avec les courants actuels partout dans le monde. En puisant dans les rites de la société indienne, elle garde son identité propre reliée au pays où elle a grandi. Le travail de Bharti Kher peut nous surprendre dans un univers de plus en plus numérique mais son message passe et nous concerne.

Subodh Gupta

Des œuvres en inox

Subodh Gupta est un artiste plasticien qui observe et utilise les scènes du quotidien pour créer ses œuvres. En 1999, à la Triennale de Fukuoka au Japon, il présentait une première installation «29 Mornings», des petits bancs de bois qu'il avait agrémentés pour raconter sa vie en 29 jours. Ce sera son entrée sur la scène contemporaine indienne.

Le travail de Subodh Gupta est d'une grande diversité : sculpture, performance, vidéo, photographie, installations. Il réalise des sculptures emblématiques composées d'ustensiles de cuisine en inox.

Son oeuvre la plus connue, «Very Hungry God» (2006), une tête de mort géante, gigantesque crâne humain scintillant, était exposée sur le quai du Grand Canal à Venise en 2007. Trois mille ustensiles de cuisine en inox avaient été assemblés pour réaliser cette sculpture. Elle est actuellement conservée au sein de la Collection Pinault.



Subodh Gupta, Very Angry God, 2006, Venise, inox

Subodh Gupta travaille sur les icônes de la culture indienne : la vache, le fer galvanisé (électrisé), des ustensiles de cuisine, le scooter du livreur de lait, la bouse de vache, la voiture Ambassador.



Subodh Gupta, Two cows, 2003-2008, chrome, bronze

La déferlante de vaisselle chez Subodh Gupta a plusieurs significations en lien direct avec sa propre culture. D'une part, l'utilisation de vaisselle en inox témoigne des mutations de la société indienne. L'abandon des objets traditionnels au profit d'objets plus modernes, symbolise l'ascension sociale et les migrations de la campagne vers les villes. D'autre part, cet amas d'objets désordonnés évoque, pour lui, le Tsunami de 2004 qui a touché la côte Est de l'Inde.

En 2011, l'artiste s'était fait remarquer avec son installation Ali Baba, une profusion féérique de vaisselle en inox, lors de l'exposition Paris-Delhi-Bombay au Centre Pompidou, à Paris. L'artiste utilise aussi beaucoup des techniques du conceptualiste Marcel Duchamp en élevant le «ready-made» au rang d'objet d'art. L'artiste revendique cet héritage artistique.

Lors de l'édition d'Art Basel en Juin 2017, Subodh Gupta présentait une impressionnante installation, Cooking the World I (2017), présentée par la Galleria Continua et Hauser & Wirth : il s'agissait d'une cabane ouverte faite d'ustensiles usagés en aluminium, à l'intérieur de laquelle il a réalisé une performance culinaire. L'artiste renouvellera cette performance dans l'un des

jardins emblématiques d'Italie, au Belmond Hotel, à l'occasion de la 59^e Biennale de Venise en 2022.

La Monnaie de Paris présentait en 2018 la première rétrospective en France de Subodh Gupta. Elle s'articulait autour de pièces historiques, d'œuvres monumentales et de ses explorations autour du son. Début 2023, le Bon Marché Rive Gauche à Paris lui donnait carte blanche : dans son exposition intitulée «Sangam», l'artiste présentait trois installations, composées de mobilier vintage et de milliers d'objets et ustensiles en aluminium. « Regardez, regardez, c'est comme une scène de théâtre », s'enthousiasmait Subodh Gupta en observant son travail réalisé dans le grand magasin. Son œuvre la plus spectaculaire, intitulée «The Proust effect», était une immense hutte en suspension composée uniquement d'ustensiles de cuisine : théière, plateaux, casseroles, poêles... « Le tout assemblé tel un puzzle ». « La performance artistique est l'essence même de mon art. J'ai même envie de dire que mes oeuvres sont des performances artistiques », confiait Subodh Gupta.



Subodh Gupta, Exposition Bon Marché Paris, 2023

« Ces dernières années, l'artiste a délaissé les objets en acier inoxydable pour se tourner vers des objets trouvés. Il est fasciné par les traces laissées

sur ces objets par leurs précédents propriétaires, les transformant d'ustensiles inanimés en objets chargés d'histoires de vies, visualisées par des égratignures et des bosses », résumait la galerie Hauser & Wirth.



Subodh Gupta, Cooking The World, installation, 2017

Subodh Gupta est un artiste plasticien de renommée internationale. Il a exposé dans de prestigieux musées, foires artistiques et biennales. Il a cette signature de sculptures en acier inoxydable qui le distingue des autres artistes contemporains. Mais Subodh Gupta est surtout une figure emblématique de l'art contemporain indien. L'artiste transporte l'iconographie d'une vie quotidienne banale dans une autre dimension. Il transforme les matériaux courants en sculptures impressionnantes qui reflètent la transformation économique de son pays.

Subodh Gupta apporte avec ses œuvres un témoignage critique sur l'Inde d'aujourd'hui, qui balance entre modernité et archaïsme. Ustensiles de cuisine, grossiers et souvent usagés, Subodh Gupta en fait des sculptures ébouriffantes qui lorsqu'on s'en éloigne deviennent extraordinaires. Ses travaux récents qui sont plus sculptures qu'installations s'avèrent par contre moins spectaculaires.

Raqib Shaw

‘Emaux, strass et paillettes’

Raqib Shaw est un artiste britannique d'origine indienne ; il est né à Calcutta en 1974, mais il a été élevé au Cachemire qu'il garde dans sa mémoire comme un paradis sur terre, entouré des montagnes de l'Himalaya. La référence à la beauté de son enfance, qui sera malheureusement suivie d'un traumatisme après la fuite de sa famille vers New Delhi, apparaît nettement dans son œuvre.

Raqib Shaw est issu d'une famille de marchands, il a été entouré d'antiquités, de textiles et de bijoux qui ont grandement influencé son langage visuel. Son travail s'inspire de plusieurs influences : les tapis persans, l'art de la Renaissance, la laque japonaise et la mythologie des traditions orientales et occidentales. Ses œuvres évoquent les maîtres anciens Hans Holbein et Jheronimus Bosch. Ses mondes mettent souvent en scène des créatures mythiques, des guerriers et des scènes sensuelles, mêlant beauté, violence et décadence.

Les œuvres de Raqib Shaw sont à la lisière entre arts plastiques et arts décoratifs. Des toiles peuplées de créatures hybrides, au croisement entre divinités, hommes et animaux, toutes enchevêtrées dans des compositions spectaculaires.



Raqib Shaw, Paradise Lost Series, 2011, huile, acrylique, paillettes, émail

Raqib Shaw utilise des émaux, des strass et des paillettes pour créer des surfaces qui scintillent et des couleurs vives. Chaque motif est souligné d'or gaufré, une technique similaire au « cloisonné » que l'on trouve dans la poterie asiatique ancienne, et qui est l'une des nombreuses sources d'inspiration de l'artiste.

Le rappel de son enfance est toujours présent. Dans *La Tempesta* (d'après Giorgione – 2019–2021), l'artiste se représente dans une scène de refuge ; derrière lui, une ville brûle, les gens fuient et les éclairs percent au travers des nuages noirs. L'artiste est là, drapé dans un châle cachemirien, berçant son chien. Chacun des mondes peints par Raqib Shaw apparaît comme une réalité alternative dans laquelle l'artiste s'installe. Dans ses peintures, on retrouve des autoportraits, des paysages dénaturés, des références à des peintures historiques ou des moments de sa propre vie.

Raqib Shaw se dépeint souvent comme « un satyre, un farceur, un saint, un philosophe ou une divinité à la peau bleue vêtue de somptueuses robes ». L'artiste utilise aussi bien l'iconographie religieuse que la culture ouvertement érotique.



Raqib Shaw, Whimsy beasts, 2012

« Les peintures de Raqib Shaw suggèrent un monde fantastique derrière lequel il y a une collection d'images sexuelles très violentes ». Par exemple, prenant inspiration pour sa première grande exposition (2002–2006) le jardin des délices de Jheronimus Bosch, il y décrit un monde sous-marin érotique.

En 2015, la galerie Thaddaeus Ropac à Paris présentait une exposition des sculptures de Raqib Shaw : des hommes en contorsion et qui vus de plus près avaient des têtes de chauve-souris, des crânes à la place du pelvis et des mâchoires d'animaux chimériques à la place du sexe.

« Comme les sculpteurs maniéristes, écrit l'historienne de l'art Carolyn Miner, Raqib Shaw sculpte des corps souples, agiles et longilignes dont les membres et le cou sont parfois légèrement allongés... [] il cherche à surprendre et à enchanter le spectateur en intégrant des éléments ludiques ou inventifs. L'étrange combinaison de têtes d'animaux et de sexes en forme de mâchoires dentées rappelle curieusement le bestiaire grotesque des bronzes maniéristes ».

En 2009, Raqib Shaw a commencé à travailler sur son projet «Paradise Lost» qu'il poursuit aujourd'hui. Le dernier volet de cette Série est présenté à l'Art Institute of Chicago depuis le 7 Juin 2025.



C'est la première fois que les quatre chapitres de la Série sont exposés ensemble, montrant ainsi l'étendue la plus complète de cette peinture épique.

«Ballads of East and West» est le titre de La grande exposition itinérante de Raqib Shaw (2024–2025) qui résume bien le travail de l'artiste : raconter des histoires qui se déroulent dans des géographies éloignées mais aussi croisées.

Les peintures aux couleurs vives, aux accents à la fois émotionnels et grotesques, ont fait de Raqib Shaw un des artistes les plus extraordinaires – au sens littéral du terme – très recherché aujourd'hui.

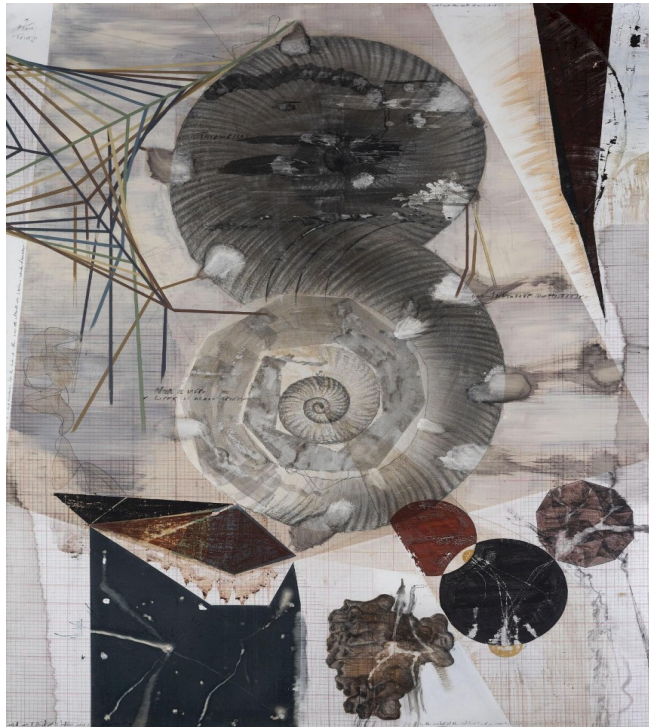
Le travail de Raqib Shaw combine une imagerie fantastique, souvent violente, avec une technique très délicate et élaborée. La multitude de détails, de matériaux, d'images qui surgissent ou d'autres qu'il faut trouver, témoignent d'une imagination et d'un imaginaires débordants et peu communs, auxquels s'ajoute une bonne pointe d'ironie. Avec Raqib Shaw, on se laisse d'abord emporter par les couleurs, même si son style peut paraître un peu kitsch, puis on regarde attentivement chaque détail, chaque composition et elles sont nombreuses. L'artiste nous raconte des fables et nous emmène alors dans des paradis imaginés.

Jitish Kallat

'Le cosmique et le terrestre'

Jitish Kallat produit une œuvre puissamment métaphorique et originale. Il pratique la peinture, la photo, la vidéo et la sculpture. Le temps, le cosmos, le rituel, la référence au quotidien imprègnent les œuvres de cet artiste philosophe. Subodh Gupta compose une chronique du cycle de la vie dans une Inde en grande mutation. L'artiste se situe aux intersections de la science, de la mémoire historique, de l'enquête existentielle et des rythmes du monde. Il engage des réflexions sur notre présence sur terre et notre place dans le cosmos. Depuis plus de 20 ans, il dessine une carte imaginaire reliant le quotidien au cosmique.

L'artiste ne dissocie pas ses dessins d'humains de ceux du végétal ou du minéral. Certains dessins semblent usés, marqués par de nombreux morceaux griffés dans la toile. En 2021, la galerie Templon présentait



Jitish Kallat, Palindrome/Anagram Painting, 2017-2018

« Palindrome/Anagram Painting », de grandes toiles à l'aspect d'étranges herbiers géologiques, pétris de traces de notre humanité.

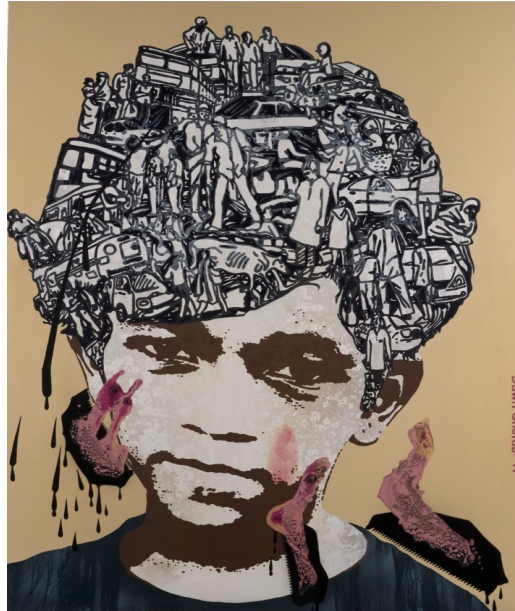
La grande œuvre de Jitish Kallat «Covering Letter» s'inspire des Golden Records lancés par la NASA lors des missions spatiales Voyager 1 et 2 en 1977. Faisant référence au message interstellaire – de la Terre à l'espace – en 1977, l'œuvre est une méditation sur l'avenir commun de l'humanité et sa place dans l'univers. Pour cette installation, présentée au Kennedy Center of Performing Arts à Washington en 2025, une longue table présentait des images, notamment des représentations scientifiques, de la flore, de la faune et des représentations de l'anatomie humaine et de la constitution génétique. Covering Letter (Terranum Nuncius) invite à « une méditation collective sur notre existence commune en tant que résidents d'une seule planète, où 'l'autre' reste un 'extraterrestre intergalactique' inconnu ».

Pour concevoir son œuvre «Public Notice N°3» – revenu récemment à l’Art Institute of Chicago en 2024 – Jitish Kallat s’est inspiré d’un discours fondateur prononcé au Parlement de 1893 par un moine hindou, Swami Vivekananda, qui prônait l’acceptation universelle de toutes les croyances et pratiques religieuses.



Jitish Kallat, Public Notice N°3, Art Institute of Chicago, 2024

Le texte du discours apparaît ainsi sur les contremarches du grand escalier de l’Art Institute of Chicago, où il est éclairé dans « les cinq couleurs – rouge, orange, jaune, bleu et vert – désignées par le système consultatif de la sécurité intérieure des États-Unis pour signifier les niveaux de menace ». Jitish Kallat a par ailleurs découvert la lettre ouverte de Gandhi à Hitler lui disant que dans son monde il n’y avait pas d’ennemis : celle-ci était projetée sur un rideau de vapeur lors de son exposition à la galerie Templon en 2013.



Dawn Chorus 11, 2007- 2008, acrylique sur toile

Jitish Kallat s'est fait connaître à ses débuts pour ses peintures d'enfants des rues de Bombay dont les têtes – avec turbans ou casques – sont comme des scènes urbaines en noir et blanc, très graphiques (Série «Dawn Chorus» (2007) .

Depuis le début de l'année 2021, Jitish Kallat suit un rituel, il réalise un dessin par jour dans le cadre d'une étude de longue durée sur les teintures au graphite, au crayon aquarelle et au gesso. Chaque œuvre comprend des formes diverses basées sur les mêmes trois ensembles de chiffres : la population mondiale estimée par algorithme, le nombre de nouvelles naissances et le nombre de décès noté au moment particulier de la création de l'œuvre.

Jitish Kallat transforme ainsi des matériaux du quotidien en réflexions profondes. On pourrait trouver ici une communauté d'esprit avec l'artiste Subodh Gupta. La comparaison toutefois s'arrête là. Jitish Kallat s'est taillé une place distincte sur la scène artistique mondiale. L'artiste est surtout un philosophe. Ses œuvres dans leur symbolique sont en effet un reflet profond de la condition humaine à l'ère moderne.

Les grandes figures de l'art contemporain japonais

L'art contemporain japonais est un mélange de tradition et de modernité : respect des traditions esthétiques d'une part et innovation avec de nouvelles formes artistiques contemporaines d'autre part. Il doit son développement à des artistes comme Yayoi Kusama et d'autres artistes néo-pop tels que Takashi Murakami ou Yoshitomo Nara. Avec ces signatures, le Japon joue aujourd'hui un véritable rôle sur le marché international de l'art contemporain. Une certaine image de l'art japonais, associée à l'esthétique « manga » et la culture dite «superflat», s'est développée au Japon à partir des années 80. Des visions novatrices de Takashi Murakami aux installations immersives de Chiharu Shiota, l'art contemporain japonais a toutefois évolué. Du mouvement Superflat aux installations numériques interactives, les artistes japonais s'orientent à présent vers de nouveaux modes d'expression artistique. Et ils semblent ne plus se construire par rapport à un modèle occidental. Ils travaillent sur les rapports au temps, au réel ou à l'espace, issus de leur culture traditionnelle japonaise et de leur philosophie. Même Takashi Murakami semble aujourd'hui plus inspiré par la philosophie bouddhiste que par les mangas, même si ceux-ci restent des repères importants dans sa vie. En dehors du Japon, il y a un néo-japonisme qui explique le succès rencontré ces dernières années par les mangas et animes, estime Julien Sato, de la Sato gallery à Paris. Les artistes s'inscrivant dans la mouvance néo-pop initiée par Takashi Murakami sont de fait toujours appréciés des collectionneurs.

Yayoi Kusama

'Des pois et démesures'

Yayoi Kusama est une plasticienne japonaise, une artiste contemporaine pluridisciplinaire, peintre, sculptrice, écrivaine, performeuse. Elle est connue dans le monde entier pour ses impressionnantes installations immersives, à base de pois de couleurs. « Ma vie est un pois perdu parmi des milliers d'autres pois » confiait-elle. Son style est unique, mélangeant pop art,

pointillisme et abstraction. Elle explore à travers son art des thèmes comme l'obsession, l'infini et l'auto-anéantissement.

Yayoi Kusama utilise l'art comme un moyen de contester les normes sociales. Fervente militante pour la liberté sexuelle et le droit des femmes à disposer de leur corps, elle fait dans les années 60 des happenings nus dans des lieux new-yorkais emblématiques. L'artiste crée des environnements remplis de formes phalliques confectionnées à l'aide de draps ou de vieilles chaussettes. En 1966 elle réalise son premier happening, 14th Street Happening, en bas de son loft à New York : l'artiste était allongée au beau milieu du trottoir sur un matelas recouvert de formes phalliques protubérantes, elles-mêmes couvertes de pois.



Yayoi Kusama, Dots Obsession, installation, 2013-2016

En 1959, l'artiste a commencé à réaliser sa Serie Infinity Net, de grands monochromes aux touches répétitives et obsessionnelles (exposée à la Brata Gallery à New York). La notion d'infini est un fil conducteur dans toute l'œuvre de Yayoi Kusama. Ses 'Infinity Rooms' sont des chambres immersives qui fascinent. Sa première installation de miroirs date de 1965 : Infinity Mirror Room – Phalli's Field. Les murs et le plafond étaient recouverts de miroirs, créant l'illusion d'une profondeur infinie. Les chambres sont souvent éclairées par des lumières colorées ou des motifs lumineux, amplifiant la sensation d'immersion et de transcendance de l'espace physique.

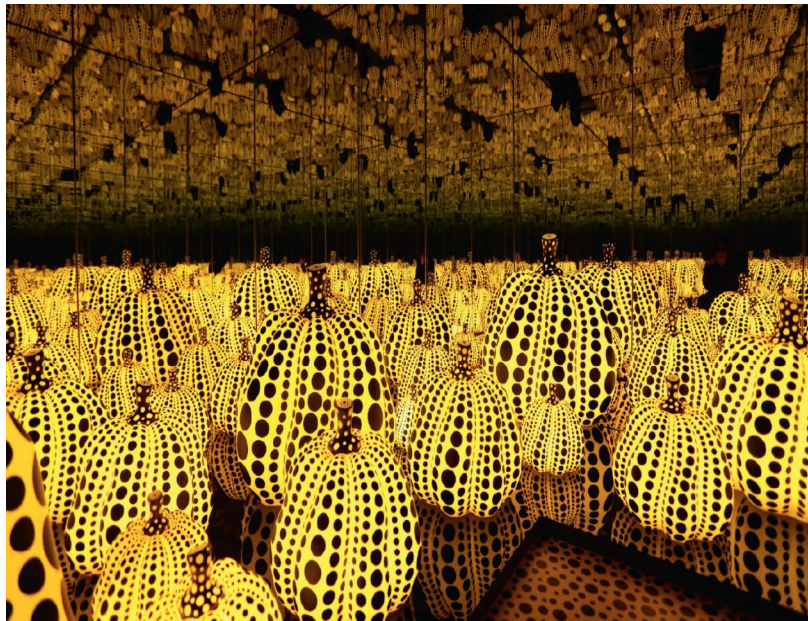
À partir de 1966, Yayoi Kusama crée ses premiers environnements clos : des espaces dans lesquels elle utilise son propre corps et se met en scène de façon théâtrale par des jeux de miroirs. Ces représentations sont qualifiées « d'autoportraits performés ». Définissant son concept de «self obliteration», elle utilise dès lors des pois pour couvrir et cacher tout ce qui l'entoure. Les pois oblitérent sans aucune limite les corps, les animaux et les espaces effaçant les identités et l'unicité des êtres.



Yayoi Kusama, Infinity Mirror Room-Phallis' Field, 1965

Par ailleurs, Yayoi Kusama crée des sculptures de citrouilles (Pumkin). Ces citrouilles sont des sculptures polychromes, souvent recouvertes de motifs géométriques distincts, de points lumineux (dots) ou de motifs organiques, hypnotiques.

Ces citrouilles sont des symboles de fertilité, de croissance et d'abondance au Japon, mais elles portent également une signification personnelle pour l'artiste, lui rappelant son enfance dans un Japon rural où elle a développé un amour pour ce légume.



Yayoi Kusama, Eternal ove for the pumpkins, 2016

En 2012, Yayoi Kusama a commencé une collaboration avec la maison Louis Vuitton pour créer une collection de produits de luxe qui fusionnent l'univers artistique de l'artiste avec le savoir-faire de Louis Vuitton. De Janvier à Mars 2023, à Paris, la maison Louis Vuitton avait déployé une reproduction XXL de l'artiste sur la façade de son magasin à Paris.



Yayoi Kusama, Collection Louis Vuitton Paris, Champs-Elysées, 2023

Yayoi Kusama a eu un passage à vide après son retour au Japon en 1973. Puis elle a de nouveau suscité de l'intérêt, à la fin des années 80. Elle représentait le Japon à la Biennale de Venise en 1993. Depuis elle est exposée dans le monde. Elle a en outre créé son propre musée privé à Tokyo, en 2017, qui s'attache à promouvoir son oeuvre. Du 17 Octobre 2024 au 9 Mars 2025, l'exposition intitulée «I want to overcome death and live on» au Yayoi Kusama Museum, avait pour sujet le point de vue de Yayoi Kusama sur la vie et la mort. Elle couvrait un large éventail de ses expressions, notamment l'« auto-anéantissement », qu'elle exprime par la répétition obsessionnelle de motifs issus d'hallucinations et ses œuvres anti-guerre de la fin des années 1960, dans lesquelles elle a peint des points de polka sur le corps humain.

Yayoi Kusama est sûrement une des artistes les plus excentriques de l'art contemporain global. Le travail de la « femme aux cheveux orange » est sans conteste une ode à la couleur. Elle rassemble tous les publics qui s'immergent dans ses installations, très lumineuses et pleines de fantaisie, avec conscience ou non des symboles de ses œuvres. Peu importe, elle séduit et enchante les spectateurs. Le facteur immersion jusqu'à l'infini est en effet très attractif. Le public se perd, s'inquiète, se retrouve, se réjouit. Il a vécu une expérience ! Yayoi Kusama est sans nul doute une figure incontournable de l'histoire de l'art.

Takashi Murakami

Mr Dob

Takashi Murakami est considéré comme le chef de file du mouvement « Superflat », influencé par les films d'animation japonais, les mangas et par la pop-culture japonaise. Takashi Murakami s'est inspiré de l'art d'Andy Warhol et du pop-art américain, auxquels il a incorporé des éléments d'art japonais. Ce mélange a donné naissance à ce que l'on appelle aujourd'hui le Superflat.

On reconnaît Takashi Murakami à son style graphique et sa profusion de couleurs, acidulées. Il explore tous les modes d'expressions : peinture monumentale, ballons gonflables, sculptures, en fibre de verre notamment,

en bronze. Mais l'artiste n'en est pas moins influencé par les techniques de composition traditionnelles japonaises, les références bouddhistes ou shintoïstes, voire les peintures de la période Edo.



Takashi Murakami, Tan Tan Bo Superflat, 2001, acrylique sur toile

'Alter ego Mr DOB', une sorte de Mickey protéiforme, avec de grandes oreilles, est une des premières créations de Murakami, en 1993. Aujourd'hui, c'est encore l'une des figures phares de l'artiste qui en parle comme d'une représentation autobiographique. Takashi Murakami a aussi un goût évident pour les motifs de fleurs. Sa plus célèbre création est cette fleur aux pétales multicolores, aux yeux immenses et au grand sourire, tel un smiley appelée Flower Matango.



Takashi Murakami, Gyatey installation, Gagosian, 2019

Takashi Murakami est aussi un chef d'entreprise. En 1995, il crée la Hiropon Factory, qui deviendra une « compagnie de production d'oeuvres d'art » internationale, nommée Kaikai Kiki Co en 2001. Il l'utilise pour produire et commercialiser des produits dérivés et ils sont nombreux.

Takashi Murakami collabore aussi avec de grands noms, de la mode comme Louis Vuitton, pour lequel il a créé une série de motifs alliant le célèbre logo à son univers coloré, décalé, en 2004.



Takashi Murakami au Chateau de Versailles, Flower Matango, 2011

Dans son exposition à la Galerie Perrotin à Paris en 2016, Takashi Murakami offrait "un mix entre les beaux-arts et l'art populaire, à travers des tableaux représentant des animaux ou des dragons, des accumulations de crânes ou de fleurs acidulées, des monochromes envahis par un cercle, symbole utilisé dans le bouddhisme zen, tracé à la bombe acrylique". Toujours à la galerie Perrotin en 2016, il présentait « les 500 Arhats », une peinture de 100 m de long (les Arhats sont les disciples clairvoyants de Bouddha). Takashi Murakami semble aujourd'hui plus inspiré par la philosophie bouddhiste que par les mangas.

Par ailleurs en 2024, Takashi Murakami avait créé 120 œuvres pour accompagner l'exposition au Brooklyn Museum de la série complète des 100 vues célèbres d'Edo du maître japonais du XIX^e siècle Utagawa Hiroshige. Il faut rappeler que l'artiste est docteur en ni-honga, la peinture traditionnelle japonaise.



Installation Rakuchu Rakugai Zu Matabei Iwasa rip, Kyoto City Kyocera Museum of Art, 2024

En 2024, le Kyoto City Kyocera Museum of Art présentait une grande exposition «Takashi Murakami Mononoke Kyoto». La pièce maîtresse était Rakuchu Rakugai Zu, une réimagination de 43 pieds de long de scènes dans et autour de Kyoto d'Iwasa Matabei. Il s'agit d'une peinture du XVII^e qui représente une ville enveloppée de nuages dorés d'où émergent des scènes de la vie quotidienne. Takashi Murakami a ainsi ré-imaginé l'original, avec l'aide de l'intelligence artificielle, et y a ajouté ses propres icônes, fusionnant ainsi l'art traditionnel japonais et la culture pop. L'artiste reste très inspiré par les sources traditionnelles japonaises. Et ce lien entre l'histoire de l'art japonais classique et la culture japonaise contemporaine font de lui l'un des artistes les plus innovants de l'art aujourd'hui.

Les œuvres de Takashi Murakami, très colorées, aux personnages hybrides, son style BD, manga, nous ramènent à l'enfance. Elle peuvent nous faire rire comme nous faire peur. L'imagination débordante de l'artiste nous entraîne à chaque fois dans un univers joyeux qu'il nous faut prendre de façon légère, voire superficielle, même si Takashi Murakami peut nous délivrer des messages plus profonds. Certains puristes, lors de son exposition au château de Versailles en 2010, avaient trouvé ses sculptures et peintures « trop commerciales » et « trop populaires » et ne s'intégrant pas dans ce

lieu chargé d'histoire. Il n'en demeure pas moins que Takashi Murakami est reconnu comme l'un des artistes contemporains les plus importants de son époque. Aujourd'hui on associe même cette image de fleur de Takashi Murakami quand on pense au Japon.

Yoshitomo Nara **'Angry girls'**

Yoshitomo Nara est un des artistes leaders du mouvement Neo-Pop au Japon. Il est surtout connu pour ses représentations d'enfants à grosse tête et aux grands yeux parfois fascinants, parfois menaçants ou bien mélancoliques. Les personnages de Yoshitomo Nara – humains, animaux et êtres hybrides – sont un reflet des émotions et des pensées de l'artiste.



Yoshitomo Nara Wish World Peace 1994

Les « Angry Girls » de Yoshitomo Nara sont à l'origine de sa notoriété internationale : des représentations de jeunes filles très stylisées qui sont devenues sa marque de fabrique. Elles sont aujourd'hui considérées comme des icônes de la peinture contemporaine.

Yoshitomo Nara (66 ans) est un contemporain de Takashi Murakami dans le mouvement néo-pop du Japon mais l'artiste trouve réducteur d'associer son travail avec celui d'autres artistes reconnus de la culture visuelle japonaise

tels que le mouvement 'Superflat' des années 1990, ainsi que les bandes dessinées et les romans graphiques de mangas. L'artiste insiste sur l'origine très personnelle de ses personnages qui font revivre une nostalgie de la fantaisie et de l'émotion qu'il a retirées de ses livres de fiction lorsqu'il était enfant. Malgré une connexion apparente avec le manga et l'animation, Yoshitomo Nara cite la musique, en particulier le rock et le punk, comme sa source d'inspiration. La solitude et la rébellion dans son art sont souvent renforcées par des références à des musiciens et des chansons.



Yoshitomo Nara, Eastern Youth, 2000, acrylique sur toile

Son œuvre « Wish World Peace » (1994) pourrait être considérée comme une parfaite illustration de la pratique artistique de Yoshitomo Nara. C'est grâce à ce sujet emblématique de la petite fille dont Yoshitomo Nara fait le portrait que l'artiste a captivé l'imagination et s'est fait connaître par les musées et collectionneurs du monde entier, faisant de lui le peintre japonais presque le plus connu internationalement. Si au début des années 1990, Yoshitomo Nara a utilisé l'emblème de la jeune fille pour explorer l'hostilité et la révolte, l'artiste a adouci le tempérament de ses personnages à la fin de la décennie et au début des années 2000, coïncidant avec son retour d'Allemagne dans son pays natal. Sur des toiles de grand format, il a

commencé à réaliser des portraits de petites filles en entier sur des fonds nacrés lumineux qui sont devenus très reconnaissables de son travail. « Par rapport aux têtes grossièrement exagérées et aux parties du corps fragmentées du début des années 1990, les filles de Yoshitomo Nara présentent aujourd'hui des signes visibles d'humanisation : leurs têtes sont devenues plus petites, leurs expressions plus douces, leurs proportions se rapprochant de celles d'un vrai enfant et leurs attitudes reflétant celles d'un adolescent réfléchi », expliquait la critique d'art Midori Matsui en 2024.

Yoshitomo Nara pratique aussi bien la peinture, le dessin que la sculpture. S'expliquant sur son travail artistique début 2018, l'artiste déclarait : « Les dessins m'ont toujours aidé en tant qu'artiste quand mon processus de peinture n'allait pas bien, mais depuis que j'ai utilisé l'argile pour la première fois il y a environ 10 ans, c'est devenu quelque chose qui lie fortement la peinture et le dessin à mon sens [...] Je pense que c'est parce qu'elle diffère des autres médiums de sculpture qui peuvent être contrôlés, mais ma rencontre avec la création de céramique a été l'une des plus importantes de ma vie artistique ». L'artiste ajoutait : « récemment j'ai réalisé que l'argile est plus libre que le crayon ».



Yoshitomo Nara, Piece Head, Hanover Square, Londres, 2022

Avec ses petites filles au regard noir tenant des couteaux ou fumant des cigarettes, Yoshitomo Nara est devenu l'un des artistes asiatiques contemporains les plus cotés du marché. L'artiste vend en effet ses œuvres à des prix de plus en plus élevés : en 2019, une grande toile représentant

l'une de ses fameuses petites filles en colère (Knife Behind Back, 2000) s'est vendue 25 millions de dollars chez Sotheby's. C'est une des plus grandes œuvres sur toile de l'artiste à avoir été présentée aux enchères. Le titre du tableau «Knife Behind Back» suggère la présence d'une arme, dont l'absence dans l'image est rendue d'autant plus forte et plus menaçante. Non seulement il y a un couteau, mais il est caché avec intention, prêt à attaquer. Le couteau derrière le dos renforce l'idéologie et le côté subversif derrière l'iconographie de Yoshitomo Nara.

« Mon travail est authentique, il n'était pas dicté par une volonté commerciale. Au départ, j'étais catalogué comme un outsider. Ce style n'est devenu populaire que plus tard », explique Yoshitomo Nara.

L'artiste se classait au 17^e rang du Top 500 du palmarès mondial des artistes les mieux vendus aux enchères d'Artprice en 2024, avec un chiffre d'affaires de 70,611,210 \$.



Yoshitomo Nara, Lucy Yuz, Shanghai Museum, 2022

L'œuvre de Yoshitomo Nara n'est pas si simple qu'il y paraît, il y a plusieurs niveaux de lecture. L'artiste affiche beaucoup de naïveté et de malice mais ses personnages adolescentes solitaires révèlent aussi des sentiments profonds et complexes. « Si je pouvais expliquer mes œuvres avec des mots, je ne les peindrais pas », confiait l'artiste. Yoshitomo Nara semble aujourd'hui plus serein. Il travaille des effets de flou qui adoucissent l'apparence de ses personnages. Il représente aujourd'hui des petites filles

aux yeux clos, ou aux grandes pupilles claires ou en arc-en-ciel, auxquelles il ajoute parfois des paillettes. Il ne s'agit plus d' «angry girls». Il émane charme et douceur de ses personnages. Yoshitomo Nara reste néanmoins un artiste vraiment singulier. Même si celui-ci connaît un succès phénoménal, il n'est pas forcément facile de comprendre le réel engouement des collectionneurs pour l'artiste. S'agissant de la jeune génération, elle s'y retrouve par contre : dans l'expression des sentiments ambigus, parfois rebelles, ressentis par la jeunesse.

Tetsuya Ishida **'Le désespoir'**

Tetsuya Ishida a émergé en tant qu'artiste pendant la «Lost Decade» du Japon, une récession économique qui a duré tout au long des années 1990. Il est mort prématurément en 2005, à l'âge de 31 ans. En dix ans, Tetsuya Ishida a produit une œuvre bouleversante centrée sur les thèmes de l'isolement et de l'aliénation humains.



Tetsuya Ishida, Wake, 1998

Les peintures de Tetsuya Ishida décrivent les sentiments de désespoir et de déconnexion qui dominaient la société japonaise à l'époque de la récession. L'artiste explore le côté noir de la vie moderne, la déshumanisation d'une société au profit de la mécanisation. Il représente dans ses œuvres des

étudiants ou des salariés en col blanc, entourés de machines, de bâtiments et de produits de consommation. Les visages quelque peu creusés de ses personnages traduisent les pressions exercées sur les citoyens par les nombreux défis posés par les nouvelles technologies au Japon. Tetsuya Ishida semble ainsi malmener les humains. Et pourtant il ne s'agit là pour lui que d'une allégorie de la société japonaise de l'époque.

Des scènes cauchemardesques, des personnages en costume mais possédant des parties de machines ou d'animaux sont ainsi représentés en train d'être mis en boîte et réparés, comme des objets. Les personnages, profondément malheureux, sont souvent enchevêtrés dans des constructions ou des machines : ils sont représentatifs de la vision du Japon par l'artiste comme une société sans âme, mécanisée. Tetsuya Ishida est parti d'un portrait de lui-même qui utilisait l'humour absurde pour parler de ses émotions. « J'ai essayé de faire de moi-même, de ma faiblesse, de mon triste état, de mon anxiété, une plaisanterie ou quelque chose de drôle dont on peut se moquer », déclarait l'artiste.



Tetsuya Ishida, Supermarket, 1997, acrylique sur panneau

Dans sa peinture intitulée « Supermarket » (1997), Tetsuya Ishida, en costume, transforme son corps en machinerie. Les bras industriels de la caisse placés horizontalement, sont peints dans des couleurs de gris,

rouillés avec des taches brunes. Les aliments emballés sont dans des teintes peu attrayantes de brun et d'orange. Tout ici est mélancolie. Le protagoniste est sur le point de pleurer sur son sort, dévoilant l'anxiété existentielle de l'artiste.

Dans «Waiting for a Chance» (1999), Tetsuya Ishida peint une chambre d'hôpital dans laquelle les personnages présentent des visages mélancoliques et inquiets. Les patients sont assis ou couchés sur des voitures abandonnées à la place de lits : une façon de relier cette atmosphère touchante aux questions concernant l'incertitude du futur, tant industriel qu'économique et social du Japon.



Tetsuya Ishida, Waiting for a chance, 1999

« Tetsuya Ishida est un artiste qui reflète la dystopie de la société dans laquelle nous vivons avec une précision qui ressemble presque à celle d'un chirurgien », déclarait Manuel Borja-Villel, directeur du Museo Reina Sofía à Madrid qui lui a consacré une grande exposition en 2019. Tetsuya Ishida a capté la fragilité de toute une génération bien qu'on ne lui ait prêté attention qu'en 2005, après son décès.

Les peintures de Tetsuya Ishida sont profondément personnelles. Il décrit ses expériences en tant que jeune artiste essayant de trouver sa place dans un monde en mutation rapide. Le travail de Tetsuya Ishida occupe à cet

égard une position unique dans l'art japonais. Sa capacité à décrire l'angoisse existentielle de l'individu moderne le place parmi les artistes japonais les plus importants de sa génération. Son travail se distingue par son orientation thématique tout autant que stylistique. « La critique de la société moderne par l'artiste et la recherche de sens au milieu du chaos fournit une feuille de route pour comprendre l'expérience humaine dans le monde contemporain ».

L'exposition du travail de Tetsuya Ishida dans des galeries prestigieuses, comme Gagosian, prouve une reconnaissance de son art. La renommée à présent internationale de l'œuvre de l'artiste démontre aussi l'attrait universel de ses thèmes, reflétant des expériences humaines partagées. En 2024, il était classé 618^e dans le top 5000 au palmarès mondial des artistes les mieux vendus aux enchères d'Artprice, avec un chiffre d'affaires de 1,4 million €.



Tetsuya Ishida, Sans Titre, 2004, acrylique et huile sur toile

La peinture de Tetsuya Ishida est très méticuleuse, la superposition des couleurs et des textures renforce la luminosité de ses toiles. Les expressions angoissées de ses personnages, sont très émotionnelles. Ses scènes cauchemardesques sont saisissantes. La profondeur de ses thèmes, très évocateurs des excès d'une société industrielle en pleine mutation, feront

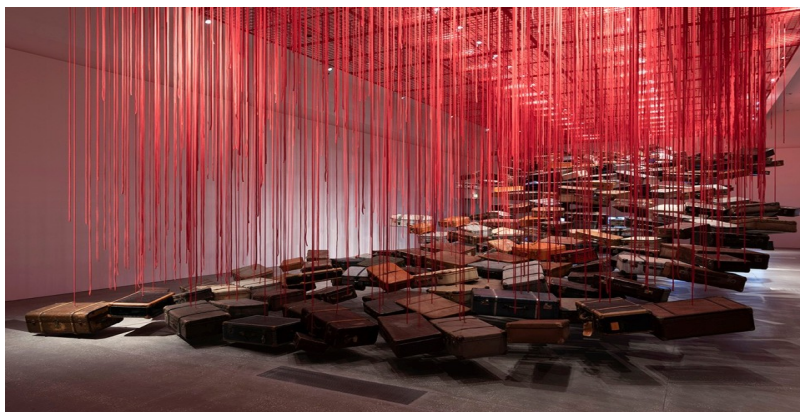
sans doute de l'artiste Tetsuya Ishida un grand témoin de l'histoire économique du Japon, mais pas seulement car c'est aussi l'histoire de la société contemporaine. Pour toutes ces raisons, artistiques et économiques, il nous intéresse grandement.

Chiharu Shiota

'Le fils de la vie'

Chiharu Shiota est connue à travers le monde pour ses installations gigantesques faites de fils de laine enchevêtrés, monochromes, rouges, noirs ou blancs. Ses fils sont toujours tissés en réseaux qui se croisent et s'entrelacent, elle y accroche des objets (des clés ou des valises), enveloppe des barques ou des lits, enferme des robes ou des chaises, dans des parallélépipèdes. Ses créations protéiformes explorent les notions de mouvement, de mémoire et de rêve.

Pour Chiharu Shiota, les fils représentent la mémoire. « Le noir sert à traduire le vide, l'oubli et l'univers infini, le hors de soi. Le rouge renvoie à la mémoire, puis à cette vue organique de l'intérieur du corps, des vaisseaux sanguins. Les clés figurent des vestiges mémoriels, car ils ouvrent ou scellent le temps de la mémoire. Les valises font penser à un voyage, au sens figuré comme au sens propre. Pianos abandonnés, chaises esseulées, ces objets témoignent d'une part de l'absence ». Utiliser les fils, les lignes, et les cordes, c'est quelque chose qui me permet d'explorer la respiration et l'espace, comme une ligne dans une peinture, explique l'artiste. « J'ai choisi le fil pour matériau, car il reflète les sentiments : tout comme eux, il peut se mélanger à d'autres, se nouer, se desserrer ou bien être coupé. ».

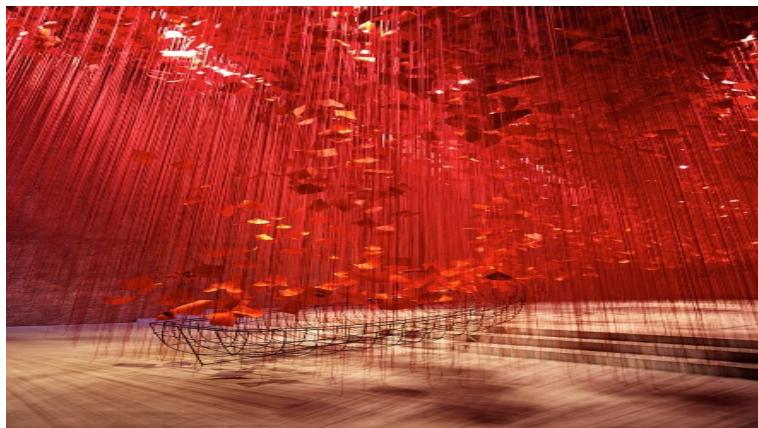


Chiharu Shiota, Accumulation Searching for the Destination, 2014

C'est difficile de s'orienter dans ce nouveau monde, déclarait Chiharu Shiota autour de son exposition «Navigating the Unknown» au Koenig London en 2020. Où est la surface dans cet océan d'information. Nous voyageons sur l'océan sans un sens de direction. « La vie est un voyage incertain et merveilleux qui symbolise nos rêves et nos espoirs », ajoutait-elle. Dans son installation *Uncertain Journey* (2016/2024), avec un maelström de fils rouges, jaillissant de barques métalliques, elle convoque des souvenirs et des réflexions sur les liens humains, le voyage et l'exil.

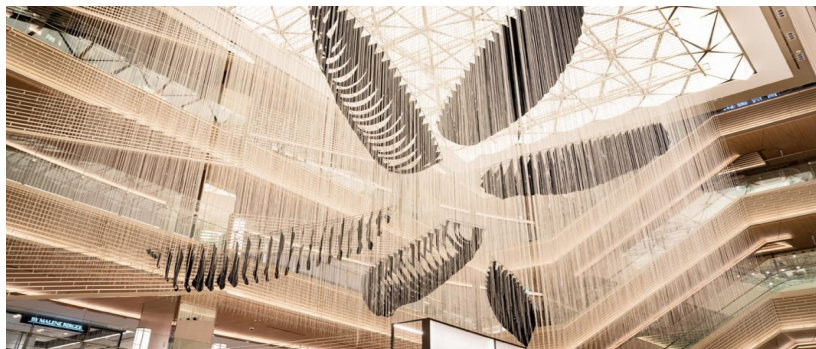
Chiharu Shiota s'est faite remarquer sur la scène artistique internationale à la Biennale de Venise 2015 avec une installation intitulée «The Key in the Hand». L'artiste avait tissé un labyrinthe de clés et de fils. Au sol on pouvait voir aussi deux bateaux, en métal. L'artiste avait fait appel à des donateurs de clés à travers le monde. Elle en a reçu 180 000 et les a utilisées, suspendues à des fils rouges. Tellement de clés, tellement d'histoires, tellement de vies, toujours l'importance des liens pour l'artiste.

Pour son installation «Accumulation – Searching for the Destination» (2013–2014), Chiharu Shiota avait rassemblé quelque 400 vieilles valises, suspendues au plafond par de fines cordes rouges, à des hauteurs différentes. Là encore, leur état d'usure évoquait la multitude d'histoires de vie. «Letters of Thanks» (2013) rassemblait aussi quelques 2400 lettres et dessins envoyés à l'artiste par des enfants de partout à travers le Japon. Celle-ci les avait installés avec et sur des fils de laine noire comme des toiles d'araignée.



Chiharu Shiota, "I Hope", 2021, corde, papier, acier, Koenig Gallery, Berlin

Chiharu Shiota s'inspire aussi de ses souvenirs comme ceux de l'incendie de la maison d'un voisin quand elle avait 9 ans et de l'image d'un piano calciné dans les décombres, une installation que l'on retrouve dans «In Silence» en 2002 et aussi au Grand Palais à Paris, en 2025. Avec son installation «Black Rain» en 2019, Chiharu Shiota voulait exprimer un moment sombre de sa vie. En 2017, Chiharu Shiota a en effet vu resurgir un cancer qu'elle pensait enrayé. Une forêt de parapluies suspendus enveloppait les visiteurs sous un manteau sombre, à la fois menaçant et rassurant.



Chiharu Shiota, Six boats, installation, Ginza Six, Tokyo, 2019

Son exposition «The Soul Trembles» (Les Frémissements de l'Âme) – itinérante depuis 2019 – et présentée récemment au Grand Palais à Paris en 2024, couvre le travail réalisé par l'artiste sur une période de 25 ans. Le titre marque le désir de Chiharu Shiota de livrer à d'autres des expériences d'âmes qui tremblent. Chaque installation s'est concentrée sur un aspect différent de la vie humaine, et c'est la première fois que ces aspects sont exposés ensemble, expliquait l'artiste. Entre 2003 et 2019, l'artiste a aussi conçu les scénographies de 9 opéras et pièces de théâtre qui étaient présentés dans l'exposition.

Chiharu Shiota, 52 ans, est soutenue depuis quinze ans par le galeriste parisien, Daniel Templon. Elle a eu à ce jour plus de 300 expositions dans le monde. L'artiste telle une araignée tisse sa toile, elle s'est faite une place à part dans le monde de l'art contemporain et le succès de ses installations ne se dément pas. Le public est ainsi venu en grand nombre au Grand Palais à Paris début 2025.

Même si les tissages de l'artiste sont spectaculaires, souvent d'une grande élégance, ses installations immersives, fascinent autant qu'elles inquiètent. L'artiste nous fait en effet rentrer dans un monde énigmatique.



Chiharu Shiota, *Metamorphosis of Consciousness*, 2025, Red Brick Museum, Beijing

« Les fils s'enchevêtrent, parfois ils se hérissent et se tendent comme pour relier mon univers mental au cosmos extérieur », explique Chiharu Shiota. D'emblée, telles ces magnifiques barques suspendues dans des nuées de fils rouges, ses installations saisissent le spectateur qui opère un regard circulaire, s'étonne, se réjouit, puis s'interroge. Il est important de connaître tout le symbolisme et la charge mentale derrière les œuvres de Chiharu Shiota pour en apprécier totalement la force et la grande beauté. Mais on peut aussi regarder ses œuvres seulement pour leur esthétisme total.

Une nouvelle génération d'artistes philippins

Aujourd'hui Le marché de l'art témoigne d'un intérêt croissant pour l'art contemporain philippin. Les artistes philippins ont gagné en notoriété aussi bien localement qu'internationalement. L'art philippin était particulièrement bien représenté à Art Basel Hong Kong 2025. L'artisanat traditionnel, les textiles et les œuvres d'art autochtones – de plus en plus appréciés de nos jours – sont maintenant intégrés dans les pratiques artistiques contemporaines philippines. Les œuvres de certains artistes philippins peuvent même atteindre des prix élevés, comme par exemple les peintures de Ronald Ventura : son œuvre «State of Bloom» (2021), s'est vendue à un prix record chez Christie's Hong Kong en Septembre 2024, soit environ 36 millions de dollars HK (4,7 millions \$).

Ronald Ventura

'La beauté du chaos'

Ronald Ventura est un des artistes contemporains les plus réputés en Asie du Sud-Est, leader de la jeune génération d'artistes philippins. Ses peintures et sculptures sont bien connues pour leurs motifs figuratifs, parmi les plus reconnaissables de l'art contemporain d'Asie du Sud-Est. L'artiste réalise aussi des sculptures finement sculptées, en particulier celles consacrées à cet animal puissant, le cheval. Ronald Ventura se situait au 242^e rang dans le top 500 au palmarès mondial des artistes les mieux vendus aux enchères du classement Artprice en 2024.

Ronald Ventura a toujours été au confins du chaos et de l'intelligible. L'artiste réalise des superpositions d'images et de styles, qui vont de l'hyperréalisme aux bandes dessinées, aux graffitis. Pour lui, il s'agit d'une métaphore de l'identité nationale multi-facette des Philippines, résultat des occupations successives espagnoles, japonaises et américaines. L'artiste explore la nature complexe de l'identité philippine au 21^e siècle.

Ronald Ventura réinvente un langage visuel, fusionnant l'imaginaire oriental et occidental, tradition et modernité, beaux-arts et culture pop. « J'essaie de faire quelque chose pour attirer le spectateur. Mais si vous regardez attentivement, vous pouvez y voir quelque chose derrière. Vous devez regarder de plus près la peinture », déclare l'artiste. Ses œuvres s'inspirent

en effet des peintures de maîtres anciens, des estampes japonaises, de l'esthétique du tatouage et des caricatures américaines.

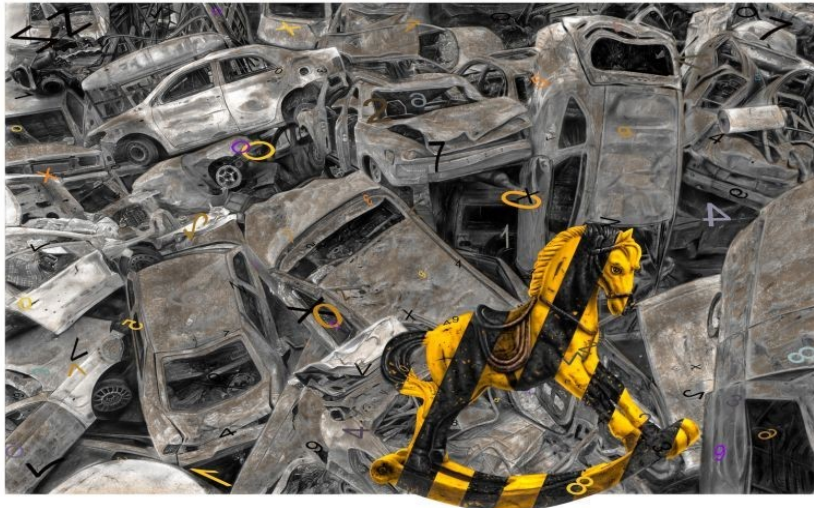


Ronald Ventura, Meeting Myths, 2015, huile sur toile

L'artiste exposait au Japon, à la Ginza New Gallery à Tokyo, fin 2018. Dans cette exposition, il posait la question : « Est-ce que les gens ont des vies ressemblant plus à des BD de nos jours ? ou est-ce que les livres de bandes dessinées sont importants dans la vie de chacun ? »

L'exposition «Wild State of Mind» à la Tyler Rollins Fine Art, New York, du 6 Octobre 2017 au 27 Janvier 2018, « explorait les intersections entre la réalité et la fiction, la folie et la santé mentale, la logique et l'instinct, effaçant les dualités qui imposent une division entre humains et animaux sauvages ».

Lorsque la pandémie est arrivée en 2020, et que les espaces artistiques du monde entier se sont réduits, Ronald Ventura a trouvé une extension pour peindre : la route. La voiture est pour lui un symbole de pouvoir, une expansion de l'identité humaine et un lieu pour raconter des histoires.



Ronald Ventura, Sans titre, 2025, encre, pigment, sur papier

Lorsque la pandémie est arrivée en 2020, et que les espaces artistiques du monde entier se sont réduits, Ronald Ventura a trouvé une extension pour peindre : la route. La voiture est pour lui un symbole de pouvoir, une expansion de l'identité humaine et un lieu pour raconter des histoires. Dans son exposition «Pressure and Pleasure» à la Whitestone Ginza Gallery à Tokyo début 2025, Ronald Ventura approfondissait la relation entre l'art et la technologie, il présentait un large éventail d'œuvres d'art, de voitures artistiques et accessoires. Il expliquait : « Je suis vraiment fasciné par l'expérience de la vitesse, par la façon dont vous gérez la vitesse avec précision et contrôle. Il en est de même de mon approche de l'art ».



Ronald Ventura, State of Bloom, 2021

En Septembre 2024, Ronald Ventura faisait une vente record à Hong Kong , avec sa peinture «State of Bloom» (2021), lors de la vente aux enchères de Christie's Hong Kong. Peinte en 2021, «State of Bloom» fusionne des éléments de la nature, de la machinerie et de tout ce qui se trouve entre les deux. L'oeuvre reflète l'exploration par l'artiste, à travers des superposition d'images surréalistes, des thèmes sociopolitiques actuels. Dans cette peinture, un astronaute se promène le long d'un chemin, évoquant à la fois un esprit explorateur et symbolisant les ambitions et les nouveaux horizons que la richesse ouvre. Les personnages du tableau, portant de beaux habits, évoquent les désirs matérialistes qui accompagnent la richesse soudaine. Un panneau 'Exit' en arrière-plan peut être vu comme une métaphore d'une issue ou d'une évasion, indiquant peut-être que cet afflux soudain de richesse s'accompagne de défis, conduisant à une sortie potentielle du passé ou des modes de vie traditionnels.

Ronald Ventura prenait une nouvelle direction avec Tanod-Diwa (The Sentinels), présenté au Pinto Art Museum à Antipolo, aux Philippines, en Juin 2025.



Tanod-Diwa, 2025, Pinto Art Museum

L'exposition explorait cette fois des images sacrées, l'artiste réinventait les figures philippines de protection (héros, saints et dieux) à travers des œuvres superposées qui mélangeaient iconographie religieuse, reliques coloniales et déconstruction contemporaine.

Ronald Ventura mérite pleinement son succès planétaire. Son imagination débordante pour analyser des éléments de la vie quotidienne est formidablement efficace. Son œuvre *Magicaland* (2011-12) est ainsi caractéristique du chaos dans l'œuvre de Ronald Ventura, peuplée de références mythologiques, anges, démons, personnages de dessins animés et icônes pop. Dans ses sculptures comme dans ses peintures, de magnifiques chevaux se dressent, comme des symboles de puissance. Il y a une joie anarchique dans les peintures de Ronald Ventura. Dans le chaos réside la renaissance, et ce sentiment peut s'appliquer à l'ensemble des œuvres de l'artiste.

Patricia Perez Eustaquio

'La métaphore de l'orchidée'

Patricia Perez Eustaquio (née en 1977) est un(e) des artistes philippines les plus importants de sa génération. L'artiste s'exprime à travers une diversité de médiums qui vont de l'installation au dessin en passant par le tissage, la sculpture mais aussi la dentelle, le feutre et le carton.

« La plupart des peintures que je réalise sont des fleurs fanées ou des animaux morts... », explique Patricia Perez Eustaquio. Des images de détrit, de carcasses et de pourriture sont intégrées dans son travail de design et de mode. L'artiste est aussi une créatrice de vêtements. Elle parle dans ses toiles de formes diverses ou dans ses sculptures en tissu, du « désir d'être désiré ».



Patricia Perez Eustaquio, Flowers for X, VI, 2016

Les peintures de Patricia Perez Eustaquio sont une réflexion sur le monde au travers notamment de la métaphore de l'orchidée : l'artiste s'interroge sur ce qui conduit notre recherche de l'unique, alors que nous cherchons à retrouver l'objet de notre désir. Ainsi alors que les orchidées étaient des spécimens rares, devenues une obsession chez les chasseurs d'orchidées, elles font l'objet à présent d'un 'big business' de l'industrie horticole et l'attraction des jardins botaniques.

En 2016, l'artiste était invitée à investir un espace du Palais de Tokyo à Paris, les métopes, et à créer une installation. Pour celle-ci, intitulée «That Mountain is Coming», elle avait imaginé des panneaux quadrangulaires le long de la paroi des métopes pour créer quatre reliefs allongés.



Patricia Perez Eustaquio, The Hunters enter the Woods 2016, Menarco Vertical Museum

Ils étaient composés individuellement de dessins en graphite, de fibres textiles et de fragments de cuivre peint et d'aluminium, oscillant entre figuration et abstraction.

Au sujet de son exposition «Still life» à la Silverlens Gallery à Manille en 2017, Patricia Perez Eustaquio expliquait : « "Still Life" s'appuie sur ma pratique et mes préoccupations artistiques concernant le matérialisme et la consommation. J'ai toujours exploré la notion ou l'idée de nature morte comme un mouvement caractérisé non seulement par l'élévation du banal ou du quotidien, mais aussi par la futilité dans laquelle les objets sont rendus, pour faire appel aux goûts et aux exigences de l'époque ». Patricia Perez Eustaquio utilise pour sa part des formes baroques et décoratives qui peuvent apparaître comme démodées dans l'esthétique contemporaine, mais qui questionnent nos goûts, en constante évolution.

Rentrant dans la tendance du renouveau du textile dans l'art contemporain aux Philippines, le tissu est récemment devenu un élément clé du travail de Patricia Perez Eustaquio. L'artiste crée des sculptures en enveloppant de soie ou de crochet des objets puis en retirant l'objet pour en faire ce qu'elle appelle un fantôme, un très petit objet aux carcasses vides qui évoquent des sujets entourant la mémoire et la perception. Elle explore en effet le textile et la fibre comme supports de narration et d'expression culturelle. L'artiste réalise aussi des tapisseries numériques monumentales, basées sur des photographiques historiques.



Patricia Perez Eustaquio, Emporium installation, 2024, Silverlens galleries

En Octobre 2024, dans son exposition «Emporium», à la galerie Silverlens, elle présentait une première série de sculptures, en corde tressée, de grand format, réalisées à partir d'abacá, une espèce de bananier, faisant référence aux bijoux en or pré-coloniaux des Philippines et aux routes commerciales de l'époque coloniale.

Si on fait abstraction du symbolisme que représente l'orchidée pour l'artiste, les peintures de Patricia Perez Eustaquio sont stupéfiantes de beauté. Outre l'orchidée, ses peintures de fleurs vont au delà de ce qu'on pourrait appeler dans le sens littéral du terme, « nature morte ». Avec Patricia Perez Eustaquio, une fleur fanée en effet reste vivante. L'artiste travaille la forme, la texture, les plis, les vallées et l'aspect torturé de la fleur et alors la transcende.

Rodel Tapaya-Garcia

'Une peinture narrative'

Rodel Tapaya-Garcia (né en 1980) est considéré comme un des peintres les plus importants en Asie du Sud Est. Il se situait au 1 652^e rang/5000 du classement Artprice du marché de l'art dans le monde, en 2024. Rodel Tapaya a remporté le premier prix des Nokia Art Awards Asia Pacific en 2001, ce qui lui a permis de suivre des cours intensifs de dessin et de peinture. Il a ensuite fait une percée sur le marché de l'art.

L'artiste mélange récits folkloriques et réalité contemporaine. Il étudie le monde par le prisme de contes populaires, légendes, mythologies philippines et époque précoloniale. Ses recherches portent sur les influences des cultures espagnole, américaine et japonaise, sur les traditions philippines et sur leurs expressions dans la société actuelle.

Rodel Tapaya a commencé en 2007 une série de récits populaires inspirée par de vieilles histoires locales, des contes, des légendes et des mythes que l'artiste avait recueillis dans sa région natale.



Rodel Tapaya, Like a bird that leaves its nest is a man who leaves his home, 2023

« Je pense qu’enseigner l’histoire est la meilleure façon de connaître et d’aimer son pays. Et j’ai remarqué qu’en tant que nation philippine, nous devons travailler dur pour y parvenir. Je croyais que les artistes pouvaient contribuer dans ce domaine en créant et en racontant l’histoire, et en montrant la beauté et la complexité de notre culture. Ce faisant, j’espère raviver une fois de plus l’âme du pays », déclarait Rodel Tapaya-Garcia.

Au-delà des contes populaires traditionnels, les peintures de l’artiste visent aussi à refléter la réalité et l’inégalité de la société philippine d’aujourd’hui, toujours de manière métaphorique et allégorique.



Rodel Tapaya, The loss of rivets, 2018, acrylique sur toile

Rodel Tapaya créé des montages fantaisistes de ses personnages, principalement des dieux et des fées, qu'il transforme en fantômes qui hantent une civilisation où ils dominent mais à laquelle ils n'appartiennent pas pleinement. Il mélange des formes de peintures modernes et traditionnelles et ses œuvres sont toujours très colorées. L'artiste utilise des supports comme l'acrylique sur toile, la peinture sous-verre, le diorama et le dessin. « Je me retrouve simplement à regarder dans ces récits folkloriques [...] qui nous permet de voir une carte de l'avenir », déclarait-il à propos de son processus de peinture.

Pour certains, la peinture de Rodel Tapaya rappelle celles de Jérôme Bosch ou de quelques autres peintres narratifs. Toutefois ce dernier témoigne d'un style unique en raison principalement de la particularité de la littérature populaire philippine. Dans une interview accordée au Philippine Daily Inquirer après avoir remporté le Signature Art Prize en 2011, Rodel Tapaya expliquait qu'il avait toujours considéré la «peinture narrative» comme son point fort et qu'il avait toujours cherché à raconter des histoires morales dans ses peintures.

Dans l'une de ses célèbres peintures intitulée, «Like a bird that leaves its nest is a man who leaves his home» (Comme l'oiseau qui quitte son nid, un homme quitte son foyer » (2013), dans une nature débordante où un magnifique oiseau prenait son envol, Rodel Tapaya s'interrogeait sur le thème de la fuite qu'il reliait à des idées d'affirmation de soi.



Rodel Tapaya, Going after the twigs and the leaves, 2019, acrylique sur toile

Dans son exposition «Myths and Truths» à la Tang Contemporary Art à Pékin en 2018, l'artiste analysait la dichotomie entre les vérités scientifiques et les riches histoires des mythes dans son pays.

Dans sa dernière série de portraits, au milieu d'une faune et d'une flore luxuriantes, exposés à la Jack Bell gallery à Londres en 2023, les arbres occupaient toute la place. Souvent peu mis en valeur dans la perception visuelle au cours de l'histoire de l'art, ils étaient ici divinement et rituellement animés.

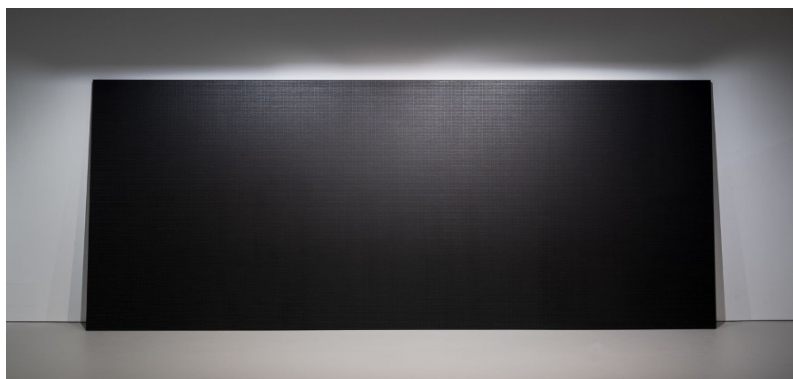
La peinture de Rodel Tapaya-Garcia, très colorée et joyeuse, dans une nature omniprésente, nous entraîne dans un univers qui n'est pas sans rappeler le peintre français Le Douanier Rousseau (19^e siècle). Ses références aux mythes et histoires populaires des Philippines l'ancre par contre parfaitement bien dans l'histoire de la région Asie-Pacifique.

Maria Taniguchi

'Des compositions en briques'

Des briques volumineuses, qui peuvent mesurer jusqu'à 5 mètres de haut, une représentation ultra simpliste, une densité de matière, c'est en quelque sorte la signature de l'artiste.

Au cours de ces dernières années, Maria Taniguchi a ainsi réalisé une série de grandes toiles dans lesquelles elle a étudié les possibilités à l'intérieur d'une composition neutre, avec différentes configurations de surfaces.



Maria Taniguchi, Untitled, 2017, peinture de briques

Elle a tracé minutieusement le contour de briques au crayon et les a lavées avec de l'acrylique noir. L'artiste s'attache particulièrement à la composition, la construction et l'encadrement de chacune de ses peintures. Depuis qu'elle a commencé à faire son premier mur de briques, en 2008, Maria Taniguchi en a créé de très nombreux : ils sont à présent plus de 200.

Ses peintures, toutes sans titre et sans numéro, sont des objets hybrides que l'artiste considère à la fois comme des peintures et des formes sculpturales. « Les gens regardent ce travail et voit des images abstraites, mais en réalité elles ont un but », explique Maria Taniguchi.

« Ces peintures prennent du temps et m'aident à réguler ma propre production, mes pensées ». Sa série de murs en briques brouille la frontière entre la peinture et la sculpture. Maria Taniguchi a par ailleurs poursuivi ses expérimentations de l'espace et de la perception avec des sculptures à grande échelle en bois de duhat (prune de java) composant des cercles et des lignes droites («Runaways», 2017).

Maria Taniguchi expose un peu partout dans le monde, même si la tendance actuelle est peu ouverte aux œuvres monochromes. Comme le déclare elle-même l'artiste, les spectateurs voient dans son travail de l'abstraction pure. Il est difficile en effet d'aller au-delà dans la signification ou l'expression de son travail par ailleurs remarquable. L'œuvre est par contre d'une beauté esthétique dès lors qu'elle se présente sous la forme d'immenses installations.



Maria Taniguchi, Figure Study, 2023, peinture de briques

Ryan Villamael

‘L’Art du papier découpé’

Ryan Villamael travaille le papier découpé dont il a fait un art sur la scène artistique philippine. Avec un rare degré d’habileté et de dextérité, avec une imagination débordante, l’artiste utilise la forme d’art traditionnel philippin de découpage de papier pour exprimer ses préoccupations personnelles au regard de l’histoire. Passé maître en sculpture sur papier, il réalise aussi bien des sculptures molles que des pièces à grande échelle ou d’immenses installations. Il construit aussi des formes et des motifs en forme de frise en utilisant un espace négatif.

Ryan Villamael utilise le papier et le feutre. Il a travaillé sur plusieurs médias avant de choisir le papier comme support. « J’ai commencé à travailler avec du papier, non par désir, mais par nécessité », confiait-il. « J’ai réalisé que je pouvais dire ce que je voulais dire et faire ce que je voulais faire avec un matériau très simple », expliquait-il.



Ryan Villamael, "Behold a City", 2015

« Le papier est une métaphore de la façon dont nous portons le poids de nos histoires, et de la façon dont ces histoires peuvent être fragmentées,

effacées ou même reconstruites », ajoutait l'artiste. Travaillant avec des documents d'archives, principalement de vieilles cartes et des photographies, « ses papiers découpés délicats et complexes apparaissent parfois comme des décors miniatures pour un théâtre de l'absurde sur la vie quotidienne ».

En 2015, Ryan Villamael a remporté les Ateneo Art Awards pour son œuvre «Isles», qui consistait en des découpes complexes de cartes anciennes et contemporaines des Philippines assemblées en cloches. Toujours en 2015, il présentait «Behold a City», à la Silverlens Gallery à Manille. Cette installation était pour lui comme une « lettre d'amour à la ville » : c'était sa propre carte de Manille, réalisée en façonnant des miroirs et en les plaçant à plat sur le sol pour imiter le système de rues, d'avenues et de voies navigables de la ville. Ryan Villamael a ensuite érigé des photographies découpées de sites du patrimoine les plus populaires du Vieux Manille, afin de créer des illusions en trois dimensions. Pour la Biennale de Singapour en 2016, l'artiste avait créé une installation «Locus Amoenus» : il avait rempli la serre du Singapore Art Museum de feuillages découpés dans des cartes philippines anciennes et contemporaines. L'idée de créer des sculptures en papier mou à partir de cartes est née de l'utilisation historique des cartes pour contrôler les territoires, tracer des frontières et définir la géographie, expliquait l'artiste.



Ryan Villamael, Isles, 2014, papier découpé, carte

Plus récemment, Ryan Villamael a créé des sculptures de la faune à partir de cartes et les a placées dans des cloches en verre. L'artiste voulait montrer comment la nature perdure malgré les restrictions créées par l'homme. « Les

cloches symbolisent à la fois la préservation et le confinement, suggérant que même si la nature peut être contrainte, elle continue de prospérer – de la même manière, l'identité et l'appartenance peuvent être façonnées par des forces externes, mais elles s'adaptent et persistent également face à ces forces ».



Ryan Villamael, Pulô series XXI, 2024

Dans Vista, une Series qu'il a débuté pendant le confinement de 2020, Ryan Villamael imite l'intimité de la lentille d'une jumelle pour emmener lui-même et le spectateur au-delà des quatre murs derrière lesquels il s'abrite. L'artiste a peint des vues imaginaires et idéalisées de paysages sur du papier découpé à partir d'expositions antérieures.

On pourrait retenir de Locus Amoenus (2016) de Ryan Villamael – une installation de verdure de feuillages, de frondes et de grappes de feuilles faites de découpes de cartes philippines – comme une image représentative du travail de l'artiste : elle évoque en effet une évasion dans un lieu idéal, en l'occurrence dans une maison de verre, dans une serre climatisée.



Ryan Villamael, Locus Amoenus, 2016

On pourrait retenir de Locus Amoenus (2016) de Ryan Villamael – une installation de verdure de feuillages, de frondes et de grappes de feuilles faites de découpes de cartes philippines – comme une image représentative du travail de l'artiste : elle évoque en effet une évasion dans un lieu idéal, en l'occurrence dans une maison de verre, dans une serre climatisée. L'artiste allie une technique remarquable de précision à une grande esthétique, à partir d'une profonde réflexion sur l'histoire de son pays. Comme chez beaucoup d'artistes philippins, l'histoire, les conquêtes et les occupations de leur pays sont au centre de leur travail. Les papiers découpés de Ryan Villamael devenus de vraies œuvres d'art, devraient à présent le conduire à dépasser les frontières de son pays et le placer sur le marché international de l'art. Le travail de Ryan Villamael, c'est du grand art.

Le dynamisme des jeunes artistes thaïlandais

L'art contemporain thaïlandais connaît une grande transformation aujourd'hui. Les jeunes artistes abordent des questions plus universelles. La révolution numérique s'installe peu à peu. Le bouddhisme reste néanmoins très présent dans la création ou l'inspiration de nombreux artistes. L'artiste thaïlandais Natee Utarit, bien connu pour son travail sur les images, et les photographies, associées à la peinture, transforme à sa façon les codes esthétiques traditionnels. Uttaporn Nimmalaikaew, l'un des artistes thaïlandais les plus étonnants, utilise une technique de peinture 3D spéciale, créant un style tulle-peinture. L'artiste Korakrit Arunanondchai intègre quant à lui la réalité virtuelle et augmentée dans ses installations. Les artistes et le public s'engagent de plus en plus, avec un intérêt croissant pour les expositions et les carrières artistiques. Les artistes thaïlandais participent régulièrement à la Biennale de Venise et à Art Basel. Le MOCA Bangkok accueille des expositions mêlant art numérique et techniques traditionnelles. La Bangkok Art Biennale est devenue depuis sa création en 2018, un rendez-vous incontournable pour les professionnels de l'art. Plus récemment, une mécène d'art, thaïlandaise-coréenne, Marisa Chearavanont, a décidé de créer deux nouveaux espaces artistiques le Khao Yai Art Forest à 3 heures de Bangkok (ouvert le 2 Février 2025) et le Bangkok Kunstalle (ouvert en Janvier 2024).

Mit Jai Inn

'La lumière et la couleur'

Mit Jai Inn est considéré par beaucoup comme un pionnier de l'art contemporain thaïlandais. Il est connu pour son travail original basé sur la couleur. Ses peintures apparaissent souvent sous la forme de longs rouleaux de toile qui se déploient sur le sol ou sont suspendus en boucles sur les murs d'une galerie. L'artiste en effet ne tient pas compte des méthodes d'affichage traditionnelles. Mit Jai Inn est surtout connu pour ses compositions abstraites, explorant les répercussions sociales et politiques de la création artistique.

Mit Jai Inn reste influencé par ses premières expériences : son éducation dans un village de tissage indigène, sa pratique de la méditation apprise durant six ans comme moine bouddhiste Theravada et son entraînement de boxeur professionnel.



Mit Jai Inn, Sydney Biennale, 2018

Son parcours artistique a en effet été profondément influencé par sa mère et les traditions de la Thaïlande, où il était entouré d'artisans qui tissaient des motifs complexes à partir de soie et de coton. Cette connaissance approfondie de l'artisanat a façonné sa compréhension et son appréciation du matériau. L'artiste a aussi une éthique participative et communautaire cherchant à faire partager l'art avec le plus grand nombre, et travaillant sur des initiatives collectives.

« Pour moi, l'art et l'activisme sont liés. Ma campagne en faveur de la réforme politique en Thaïlande se reflète dans mon travail de nombreuses manières, notamment par l'utilisation de couleurs comme le rouge, le bleu, le jaune et l'argent, en raison de leur association avec les identités nationales et indigènes et la monarchie thaïlandaise », déclarait l'artiste.

Mit Jai Inn pratique une méditation sur la lumière et le temps, chaque peinture étant étroitement liée au site dans lequel elle est réalisée. La

philosophie de Mit Jai Inn est ainsi inséparable du concept de lumière – un élément qu’il considère comme central à « son existence, son être ». Dans l’exposition 'Paphonsak La-or’s Prospects' au 39+ Art Space à Singapour début 2022, Mit Jai Inn explorait le récit des œuvres de l’artiste



Mit Jai Inn, Tunnel installation 2022 39+Art Space Singapore

thaïlandais Paphonsak La-or qui abordent les problèmes politiques en Thaïlande, au travers d'une collection de 12 peintures de levers et de couchers de soleil. L'exposition présentait aussi des œuvres de Mit Jai Inn comprenant une série de peintures reliées ensemble pour former un tunnel géant de plus de 12 mètres de long. L'artiste invitait les visiteurs à interagir avec les œuvres.



Mit Jai Inn, Dreamworld Exhibition, 2024, MAIIAM Chiangmai

Au fil des années, Mit Jai Inn a développé une technique d'application d'un mélange visqueux de peinture, d'huile de lin, de gypse et de paillettes sur une toile non tendue. Au fur et à mesure que le mélange se solidifie, la toile devient suffisamment rigide pour conserver sa forme, comme on peut le voir avec sa Serie Scrolls. Les minéraux réfléchissants augmentent l'effet éblouissant de leurs couleurs et leur donnent tout leur éclat.

« Il est surprenant que Mit Jai Inn, figure de proue de l'art contemporain thaïlandais depuis 35 ans, reste relativement peu connu en dehors de l'Asie du Sud-Est. Peut-être parce que son dévouement à travailler anonymement sur des initiatives collectives a permis à son travail de prospérer en dehors du monde de l'art, inaperçu par les conservateurs et les institutions artistiques en Occident, ou parce qu'il ne considère pas nécessairement ce qu'il crée comme de 'l'art contemporain', ni ne ressent le besoin de rechercher la reconnaissance en tant qu'artiste », s'interrogeait Tiffany Leung dans Art Asia Pacific en 2021.

Les peintures de Mit Jai Inn en effet ne sont pas très explicites d'emblée mais elles n'en sont pas moins spectaculaires. La lumière et la couleur qui prédominent nous amènent à nous interroger sur ce qu'il y a derrière ces peintures. Ces couleurs précisément ont souvent un sens, généralement politique. L'artiste laisse aussi libre cours à notre interprétation. Celle-ci d'ailleurs n'est peut-être pas nécessaire pour apprécier les magnifiques installations aux joyeuses couleurs de Mit Jai Inn.

Gongkan

'La Téléportation'

Gongkan est un des artistes contemporains thaïlandais les plus reconnus internationalement. Souvent introspectif, son travail explore l'identité, la santé mentale et l'hybridité culturelle. L'artiste a développé un langage visuel unique baptisé « art de téléportation » – caractérisé par des figures émergeant de portails noirs – qui sert de métaphore pour le mouvement, la transformation et la découverte de soi.

Après avoir étudié à Bangkok, Gongkan a déménagé à New York pour étudier les beaux-arts. Luttant pour se faire reconnaître par les galeries, il

s'est alors tourné vers le street art et le graffiti comme moyen d'expression. Ses premiers arts de rue consistaient à placer des autocollants en noir et blanc sur le thème de la téléportation sur les lampadaires de New York.



Gongkan, One Day 01, 2022, acrylique sur toile

Au cours de ses quatre années à New York, l'artiste a développé les bases de son thème désormais emblématique de la téléportation, inspiré par ses sentiments de déplacement et son désir d'évasion. Le facteur temps est un concept prédominant dans les créations de Gongkan. À son retour en Thaïlande, sa carrière a pris de l'ampleur.

«Introspection» était sa première exposition personnelle, à la Tang Contemporary Art gallery de Bangkok, du 6 novembre au 12 décembre 2021; cette exposition révélait le parcours introspectif du jeune artiste à travers différents médiums : peintures, sculptures et, pour la première fois, une plateforme numérique interactive.



Gongkan, Introspection Exposition, 2021, Tang Contemporary Art

Sa Série «Teleport Art» est constituée de personnages traversant des trous noirs. Ces trous noirs ainsi que des motifs tirés de la nature comme le ciel, les nuages et l'eau – et le caractère récurrent d'un enfant – sont un récit à la fois personnel et universel de l'artiste. Son motif de téléportation symbolisait à l'origine une évasion des difficultés extérieures, mais au fil du temps, son travail s'est déplacé vers un voyage intérieur. «No Heart Here» (2024) explore notamment les thèmes de la paix intérieure et de l'introspection émotionnelle, adoptant un ton plus serein et méditatif.



Gongkan, No Heart Here, Exposition MOCA BKK 2024

« En tant qu'artiste thaïlandais aux racines culturelles chinoises confronté à la discrimination mondiale et aux changements sociaux, Gongkan cherche à entraîner le public vers une introspection sur les émotions personnelles et collectives, en élargissant les possibilités de relations individuelles et sociales ». Gongkan incorpore aussi dans ses œuvres des éléments de la culture thaïlandaise classique, les mélangeant avec des thèmes modernes pour créer quelque chose à la fois distinctement thaïlandais et universellement accessible.

Le jeune Gongkan (né en 1989) a participé à diverses expositions avant de faire ses débuts internationaux à la galerie «Over the Influence» à Los Angeles, suivi d'une exposition à Paris avec la même galerie. Par la suite, son travail a été introduit en Asie par le biais de la Tang Contemporary Art gallery en Corée, en Chine et à Macao.

Très personnel, le travail de Gongkan peut s'inscrire néanmoins dans une tendance qu'on retrouve chez les grands artistes japonais comme Takashi Murakami et Yoshitomo Nara. La symbolique n'est certes pas la même mais elle rappelle la culture néo-pop. Par ses messages et ses introspections, Gongkan est ainsi totalement en prise avec son époque, il rencontre de ce fait un grand succès.

Uttaporn Nimmalaikaew

'Des portraits holographiques'

Uttaporn Nimmalaikaew est un artiste thaïlandais qui utilise des filets moustiquaires pour créer des œuvres d'art uniques. Il crée des peintures tridimensionnelles par le biais d'un processus de dessin sur des feuilles de gaze, les superposant les unes sur les autres pour obtenir un effet d'hologramme. Il a découvert cette technique alors qu'il étudiait à l'Université de Silpakorn à Bangkok après qu'une goutte de peinture se soit égarée sur une moustiquaire dans son atelier. Il a alors commencé à explorer une nouvelle façon de peindre sur ce matériau. « J'ai trouvé que la peinture sur tulle peut très bien représenter les émotions et les sens en raison des propriétés propres aux matériaux. Il est transparent et

dimensionnel, ce qui lui donne un aspect mystique et attrayant », déclarait l'artiste.



Uttaporn Nimmalaikaew, Nostalgic, 2014

Uttaporn Nimmalaikaew peint principalement des portraits des membres de sa famille, en particulier de sa mère, qui est une source d'inspiration importante pour lui. « Mon art est inspiré par la vision des membres de ma famille, comme mon père, ma mère, ma sœur et d'autres êtres chers, et de la façon dont ils changent dans leur corps et dans leur esprit », expliquait l'artiste. La pratique d'Uttaporn Nimmalaikaew est ancrée dans la philosophie bouddhiste. Dans son exposition «Dimension of Hope» (2017) il explorait le 'dukkha', un terme central du bouddhisme le plus couramment utilisé pour décrire la souffrance ou l'insatisfaction dans la vie quotidienne. Il y a de la méditation dans les œuvres d'Uttaporn Nimmalaikaew, avec un sentiment de compréhension et d'acceptation des angoisses de la vie. Un visage pensif, mélancolique est au centre de chaque œuvre. Les sujets translucides apparaissent fantomatiques sur ces minces écrans de tissu. Ceux-ci semblent assis sur des chaises ou étendus sur des lits. Ils se métamorphosent et changent de forme en fonction de la distance et de l'emplacement du spectateur et la technique picturale se dévoile. Les peintures d'Uttaporn Nimmalaikaew ressemblent ainsi à des hologrammes chatoyants.



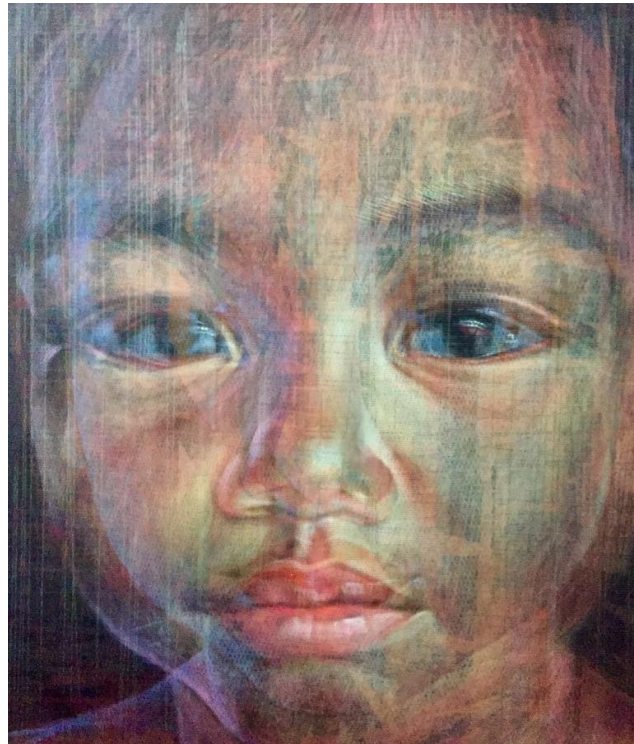
Uttaporn Nimmalaikaew, My buddhist saint (my dad), 2015

Pour chaque pièce, l'artiste commence par un dessin numérique qu'il imprime ensuite en taille réelle pour déterminer la forme et la texture du sujet. Il commence alors à peindre par strates avec de la peinture à l'huile dans un style qu'il appelle « style tulle-peinture ».

« Il faut voir ses œuvres comme des strates, des strates de peinture, assemblées les unes aux autres en feuilletage. Comme des calques que l'on superpose avec différentes couches d'informations disposées sur chacun d'eux. »

« L'une des caractéristiques de mon travail », déclare Uttaporn Nimmalaikaew, « est qu'il change l'expérience du spectateur. L'œuvre d'art comme illusion trompe la perception. De devant, le spectateur verra le travail au milieu de l'espace vide. Je dessine des formes humaines sur un tissu blanc clairsemé avec de la peinture à l'huile de couleur. Les détails sont différents en raison du volume, de la couleur, de la lumière et de la couche de tissu ». « Au fil du temps, j'ai appris que le tulle exige une autre façon de créer de la lumière et de l'ombre réalistes. La couche supérieure donne des

détails pour l'illusion d'optique. Ensuite, chaque couche se combine avec les autres pour créer de la profondeur dans l'image. »



Uttaporn Nimmalaikaew, Portrait, 2019, technique mixte

Lors de son exposition «Twilight of the Icons» à la SAC gallery en 2022, Uttaporn Nimmalaikaew s'était éloigné de ses sujets de prédilection. Il a ainsi créé des images de sculptures de personnages et monuments importants de l'histoire thaïlandaise. C'était la première fois que ces sculptures étaient présentées sous cette forme d'une œuvre mixte, avec des couches de tulle.

Uttaporn Nimmalaikaew est un fervent bouddhiste, il illustre le cycle inévitable de la naissance, du vieillissement et de la mort dans toutes nos vies. De ses œuvres, se dégagent calme, méditation, voire contemplation. Sa technique de peinture est unique dans le monde de l'art contemporain. Et l'artiste est souvent interrogé sur celle-ci. Ses sujets, au-delà de la Thaïlande, sont l'expression même de l'Asie, avec ses références fortes au bouddhisme. Ses personnages éthérés donnent une forme de caractère sacré à ses peintures qui sont des œuvres d'art fascinantes et tout à fait à part.

Pinaree Sanpitak **‘La Féminité’**

Pinaree Sanpitak (née en 1961) est une artiste thaïlandaise conceptuelle, largement connue pour ses «Breast Stupa». Au cours de ces vingt dernières années, le motif central de son travail a été en effet le sein féminin, qu'elle traduit en images par des formes emblématiques, celles du stupa bouddhiste et du bol d'offrandes.



Pinaree Sanpitak, *Anything can break*, installation, Bangkok Biennale 2011

L'artiste étudie la forme féminine à travers une variété de médias : peinture, dessin, collage, sculpture, céramique, performances, installations, expériences culinaires. L'artiste s'est en effet engagée dans un projet comme le «Breast Stupa Cookery» (2005) (toujours en cours), qui consiste à réaliser des repas préparés par des chefs en utilisant ou en s'inspirant de moules de cuisson en forme de breast stupa, en fonte d'aluminium et en verre, entre autres matériaux. La nourriture obtenue est ensuite considérée comme œuvre d'art. L'artiste a déjà organisé plus de 30 événements de ce type. A Tokyo, l'artiste a reçu un jour en souvenir, dans un restaurant, un origami en forme de cube avec des ailes. Pliage après pliage, elle en a fait des sculptures en papier qu'elle a placées dans une installation sonore interactive « Anything Can Break » (2011). Dans cette œuvre, il y avait environ 6000 cubes volants en origami papier et 200 nuages de seins en verre transparent et sablé et 16 capteurs pour activer des pistes sonores dans seize pods autour de l'installation.



Pinaree Sanpitak, Temporary Insanity 2004, Biennale de Bangkok 2022

Pour ses Breast Stupas, Pinaree Sanpitak a ainsi utilisé une variété de médiums et de matériaux, qui vont de belles tapisseries en tissu aux imposantes sculptures en acier.

En 2023, c'est la maison de haute couture Valentino qui a fait appel à l'artiste ; elle lui a ainsi présenté l'un des motifs les plus reconnaissables de la maison : la Valentino Toile Iconographe. La réinterprétation de l'imprimé par Pinaree Sanpitak était présentée sur des sculptures sensuelles, enveloppées dans du tissu Valentino, au Warehouse Hotel lors d'ART Singapore.

Pinaree Sanpitak explique à propos de son travail : « Il ne s'agit pas seulement du sein, il s'agit aussi du corps, qu'il s'agisse d'une partie ou d'un entier. Cela a pris un certain temps. Il s'agit vraiment de le regarder sous tous les angles. Par exemple, dans mes installations qui se rapportent au public et à l'architecture [Mats and Pillows (2017), The Roof (2017), The House is Crumbling (2017)], il ne s'agit pas seulement du corps féminin, mais aussi de la façon dont tous nos corps interagissent, partagent et échangent. Comment on peut tirer le meilleur parti de chaque corps .»

Pinaree Sanpitak présentait de nouvelles peintures et sculptures dans son exposition à la Yavuz gallery à Sydney en 2022, «The Body and The Vessel». Ces peintures marquaient une évolution par rapport à ses travaux précédents. « The Affairs of Serving » (2020–2021), était une installation à grande échelle composée de couches de papier de mûrier empilées et déchirées à la main, fixées au sommet de bouteilles et de récipients qui étaient placés sur des chariots de service. Ces sculptures en papier avaient la forme de breast stupa.

Dans sa Serie «Womanly Bodies», à la galerie Lelong, Paris, en 2024, l'artiste avait utilisé cette fois la soie mawata pour ses peintures monochromes, présentées sur un fond nacré.



Pinaree Sanpitak, 'Breast Stupa Topiary', 2013, acier inoxydable

Pinaree Sanpitak est actuellement l'une des artistes thaïlandaises les plus connues au niveau international. Elle expose partout dans le monde. Elle participait en 2022 à la 59ème Biennale de Venise. Elle traite en effet d'un sujet universel, le sein, avec ce qu'il convoque : féminité et maternité, même si cette évocation n'est pas toujours très libre dans certains pays. L'artiste remet justement en question les perceptions de la féminité et du féminisme. Elle amène à réfléchir et mieux encore à tenter d'infléchir les blocages qui subsistent toujours sur ce qui est pourtant à la source même de la vie.

Natee Utarit

‘Orient versus Occident’

Le travail de Natee Utarit se différencie significativement de la production artistique en Asie du Sud-Est aujourd’hui. Dans sa pratique picturale, l’artiste travaille beaucoup sur les images et les photographies. Conceptuellement, il montre une convergence en même temps qu’une divergence entre les traditions artistiques occidentales et asiatiques. Il critique la société contemporaine dans son ensemble mais se focalise plus particulièrement sur la crise de la société thaïlandaise.



Natee Utarit, Optimism is ridiculous Serie, 2016

L’artiste a commencé par la peinture abstraite, quelque peu influencé par l’expressionnisme allemand, mais s’est rapidement tourné vers d’autres modes de peinture relevant de l’art classique occidental : figuration, paysage, nature morte, en les reliant à la photographie. Derrière beaucoup de ses œuvres, on trouve des références à des maîtres européens comme Caravage, Gustave Courbet ou Le Titien.

Ses images complexes, jonglant avec des métaphores très diverses, mêlent des scènes surréalistes avec les genres historiques de l’art occidental, tout en faisant référence aux problèmes sociaux et politiques actuels de la Thaïlande. Dans une exposition intitulée «Optimism is Ridiculous: The Altarpieces», au Alaya Museum à Manille en 2017, Natee Utarit faisait une critique du modernisme occidental. Il présentait 12 peintures à l’huile sur

toile dans divers formats. Dans une composition étonnante, en utilisant la technique du photoréalisme, il analysait la philosophie orientale (le bouddhisme) à travers le langage visuel de l'art occidental, et notamment celui des peintures religieuses de la Renaissance italienne, du baroque aux clichés bibliques.

L'artiste expliquait : « il est vrai que je suis fasciné par les émotions inexplicables du surréalisme cachées dans la réalité qui nous entoure. Je trouve que plus nous nous dirigeons vers une vie où la technologie peut prouver et présenter la réalité de manière globale, comme c'est le cas aujourd'hui, plus nous pouvons ressentir les sentiments surréalistes ou étranges qui échappent à l'explication de la réalité qui nous entoure ».



Natee Utarit, In the Name of God tryptique, 2016, huile sur toile

Dans la Série «Illustration of the Crisis», les symptômes de la crise dans le pays étaient exprimés par l'utilisation de mâchoires d'animaux, comme dans Inward Looking (2012), dans lequel la bouche d'un squelette de requin, contenant un vieux mégaphone, semblait crier à la figure d'une femme européenne portant des vêtements du 19e siècle.

En 2024, dans le cadre d'une exposition collective organisée par la Bangkok Art Biennale (BAB) Foundation, « The Spirits of Maritime Crossing », Natee Utarit « associait la philosophie bouddhiste à l'histoire de l'art occidental qui

véhicule la contradiction et l'absurdité ». Il montrait des étrangers partout dans les temples et les piazzas. Ces peintures ramenaient le spectateur à l'époque où la vie sereine et exotique des étrangers cherchait l'abondance et le refuge entre Venise et Bangkok.

Dans son exposition «My Past is my Future», à Art Basel HK 2019, Natee Utarit poursuivait son investigation sur la relation entre le colonialisme européen et la culture d'Asie du Sud-Est et se penchait sur les aspects communs entre les deux cultures.



Natee Utarit, 'Ruin of the Four Noble Truth', 2022

A la STPI Singapore en 2024, dans l'exposition «Buddha is hiding», Natee Utarit explorait le voyage hypothétique du Bouddha vers l'Occident, en juxtaposant les idéologies orientales et occidentales. L'artiste expliquait : le concept principal de cette œuvre est la question : « Et si le Bouddha avait voyagé à Naples avant l'émergence de la civilisation occidentale ? ». « Pour moi, si le christianisme est le cœur de l'Occident, alors le bouddhisme est la racine spirituelle stable de l'Orient, que je considère comme la seule chose qui reste forte au milieu d'autres changements extérieurs aujourd'hui », poursuivait l'artiste.

En 2025, avec «The Strange World of The Super Unknown», Natee Utarit repoussait les limites de sa pratique artistique. S'écartant totalement de ses

compositions de natures mortes emblématiques, il présentait un style narratif unique inspiré de l'art de la bande dessinée, une première dans sa carrière. Cette série apportait une nouvelle perspective aux propos de l'artiste sur l'identité, mettant les récits d'Asie du Sud-Est dans un contexte mondial étonnamment contemporain.



Natee Utarit, «The Strange World of The Super Unknown»

Natee Utarit (né en 1970) est un des artistes thaïlandais les plus connus. Ses peintures, ancrées sur celles des maîtres anciens occidentaux, sont autant époustouflantes visuellement que troublantes conceptuellement. Les couleurs, les multiples détails, la beauté des paysages accrochent immédiatement le regard. L'artiste manie brillamment le pinceau. Les questions se posent ensuite sur la signification des oeuvres. Natee Utarit ne provoque pas délibérément, il joue en effet des sous-entendus et c'est là précisément toute la richesse de sa peinture. Néanmoins ses métaphores nécessitent davantage de compréhension pour en apprécier toute la portée. Il n'en demeure pas moins que l'artiste exprime des positions fortes et qui interrogent, sur l'existence, le bouddhisme, la condition humaine et donc la société.

Pannaphan Yodmanee **‘Fresques et bas-reliefs’**

Pannaphan Yodmanee (née en 1988) est une artiste qui appartient à une nouvelle génération d’artistes contemporains thaïlandais. L’artiste explore la philosophie bouddhiste : les thèmes permanents de la perte, la souffrance, la destruction et les cycles karmiques – de la naissance à la mort, à la renaissance –. Elle aborde les thèmes des religions du bouddhisme, ainsi que les grands mythes fondateurs de l’Asie du Sud Est. L’artiste peint, grave, colle et représente des corps féminins à l’allure mythologique. Elle reprend des thèmes classiques de l’histoire de l’art occidental : les Trois Grâces, Adam et Eve, le Déluge... tout en les mélangeant à des références bouddhistes. Elle utilise dans son travail des éléments naturels comme des rochers et des minéraux, des objets trouvés ainsi que des objets contemporains peints qui rappellent l’art traditionnel et l’architecture thaïlandais. L’artiste mêle les techniques, utilisant du lin, du bois, et du ciment. Ses oeuvres sont à la frontière de la restauration des murs.

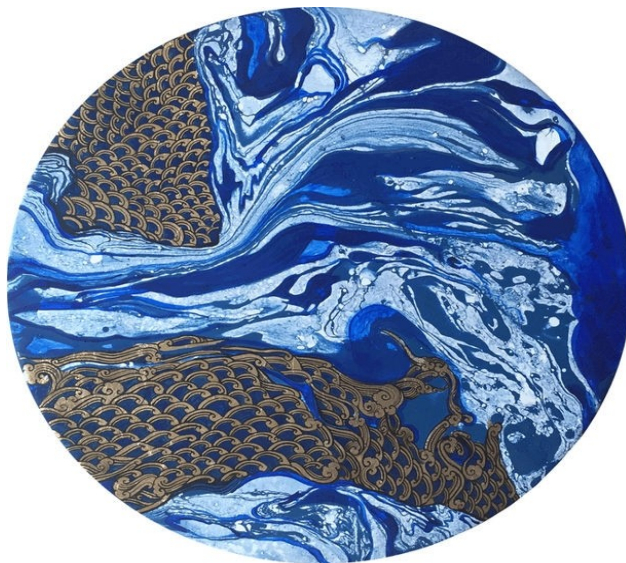


Pannaphan Yodmanee, *Aftermath*, Singapore Biennale, 2016

Pour la Biennale de Singapour en 2016, l’artiste avait créé une installation, «*Aftermath* », faite d’objets trouvés, d’icônes composées par elle-même, de béton, de peinture qui représentaient la carte du cosmos bouddhiste. Son installation rassemblait en quelque sorte toute la construction artistique de

Pannaphan Yodmanee. Sur un mur immense, elle avait ainsi représenté une carte du cosmos bouddhiste, comme une peinture de paysage. Une large section du Musée d'Art de Singapour était remplie d'images de destruction et de ruines. Avec ces scènes, l'artiste cherchait à montrer les conséquences que pourraient avoir la globalisation et l'incompréhension des cultures. Pour son exposition «Time Lapse» en 2020, l'artiste avait créé des œuvres circulaires. Celles-ci reflétaient l'état du monde avec la pandémie et le réchauffement climatique.

Aujourd'hui, Pannaphan Yodmanee crée des installations in situ qui ressemblent à la fois aux détails des peintures murales des ruines de vieux temples et aux vestiges de sites urbains démolis. Les décors architecturaux sont construits à l'aide de matériaux de construction, notamment des dalles de béton, des structures en fer apparent et des murs recouverts de béton et de rochers.



Pannaphan Yodmanee, Kamino 1, 2016, technique mixte sur toile

Pour la 15ème Biennale d'Art contemporain de Lyon (2019 – 2020), Pannaphan Yodmanee avait créé une œuvre unique en résonance avec le site des anciennes usines FAGOR. Elle présentait ainsi deux tubes, des tunnels de béton armé qui ressemblaient à des grottes dont les parois intérieures

étaient couvertes de bas-reliefs et de peintures. D'autres étaient issues de l'iconographie chrétienne, on y trouvait aussi des gravats et des arbres sacrés.



Pannaphan Yodmance, "Quarterly Myth"
Biennale d'art contemporain de Lyon, 2019

Comme une survivance d'un monde ancien, les peintures étaient inachevées et se fondaient dans la surface rugueuse du béton. La finesse et la beauté de ces peintures amenaient un supplément d'âme à cette œuvre, qui était parmi les 5 oeuvres d'art contemporain les plus plébiscitées parmi les 56 exposées à la Biennale.



Pannaphan Yodmance, Fresque, 2023, Sarto Gallery Paris

Pour sa carte blanche à la galerie Sarto à Paris début 2024, sa première exposition en Europe, Pannaphan Yodmanee avait créé des fresques et des bas-reliefs, s'inspirant à la fois de l'art bouddhique et de l'art chrétien. Elle avait peint des figures d'aspect voluptueux, créant un contraste entre l'élégance picturale de la peinture et la robustesse de la matière, en ciment.

L'artiste mêle les techniques, elle utilise la peinture acrylique, le lin, le bois, et le ciment. « En superposant des couches et en décomposant les corps, c'est des strates de spiritualité et d'histoire qu'elle dégage, dans un mouvement quasi anthropologique. »

Pannaphan Yodmanee peint avec finesse moult détails ; à partir de divers objets, elle crée une belle esthétique, à la jonction entre Orient et Occident. A son jeune âge, elle présente un travail très abouti et qui transcende les frontières artistiques. L'artiste a en effet créé son propre univers, choisi des techniques et des médiums différents des courants actuels, comme le ciment et le béton, qu'elle s'est appropriés. Pannaphan Yodmanee a développé un style tout à fait atypique qui contribue à en faire une artiste qui monte. Elle est déjà connue à l'étranger où elle a eu plusieurs expositions : en France, Japon, Australie et Chine.

Deuxième partie publiée dans un document additionnel:

La diversité des artistes contemporains vietnamiens

Les meilleurs artistes d'Asie du Sud Est

Note de l'auteur

Le continent asiatique est un monde en soi, passionnant par son histoire, sa culture et sa population, impressionnant par son développement économique. Observant les différents courants artistiques dans ces pays depuis de nombreuses années – analysés et présentés sur une plateforme digitale dédiée – l'auteur témoigne de l'installation progressive de nouvelles formes d'art dans ces pays.

L'art contemporain asiatique présente aujourd'hui un style original qui mêle à la fois passé et présent, traditions et techniques modernes. L'objectif de cet ouvrage était de mettre un coup de projecteur sur ces artistes de grand talent qui se sont révélés en Asie au cours de ces dernières décennies. La sélection s'est portée sur les artistes les plus réputés ou les plus significatifs, dont ceux notamment issus de la nouvelle génération. Pour les artistes qui n'apparaissent pas dans cet ouvrage, des compléments d'information devraient être ajoutés bientôt. Mon parcours professionnel de presse, information, communication, ajouté à une pratique artistique de la peinture et de la sculpture, m'ont aidée à la réalisation de cet ouvrage.

<https://www.instagram.com/artcontemporainasie>
contact : mapadioleau@creationcontemporaine-asie.com

© MA Padioleau, septembre 2025

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

<https://www.instagram.com/artcontemporainasie>
contact : mapadioleau@creationcontemporaine-asie.com